BnF Gallica

Canova et Napoléon, par Adolphe de Bouclon

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

BnF Gallica

Bouclon, Adolphe de (Abbé). Canova et Napoléon, par Adolphe de Bouclon. 1865.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Institut National d'Histoire de l'Art
090102340531

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

766 d 7
7 d 37

CANOVA

ET

NAPOLÉON

PAR

ADOLPHE DE BOUCLON

PARIS

CHARLES DOUNIOL, ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29.

1865

CANOVA ET NAPOLÉON.

PROPRIÉTÉ.

—

Charles Daniel

Ro d 760

CANOVA

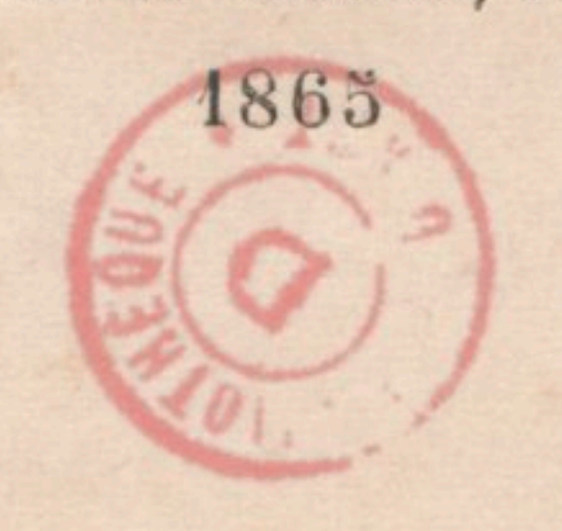
ET

NAPOLÉON

PAR

ADOLPHE DE BOUCLON

PARIS
CHARLES DOUNIOL, ÉDITEUR
RUE DE TOURNON, 29.
1865



PRÉFACE.

L'élévation, la dignité du caractère de Canova, qui ne s'est jamais démentie, excite autant d'admiration que ses œuvres immortelles. Rien de plus beau, de plus instructif que ses rapports avec Napoléon le Grand et la France, que nous nous proposons de retracer dans ce récit entièrement historique.

Nous avons puisé à des sources authentiques, dans les œuvres de Quatremère de Quincy, et principalement dans les derniers écrits du chevalier Artaud : ces deux hommes éminents furent tous deux intimes amis du grand artiste dont se glorifie l'Italie, comme Athènes se glorifiait de Phidias.

On verra avec un intérêt saisissant d'actualité comment Canova, cet homme si vrai, si judicieux, si ardent dans son amour pour la patrie italienne, envisageait en face du tout-puissant empereur la question romaine de son temps. Les hommes qui osent dire la vérité aux têtes couronnées sont si rares, qu'il est bon de proposer comme modèle et exemple Canova, qui eut ce grand courage.

Dans la paix de la solitude, loin des hommes ingrats, jaloux, méchants et trompeurs, la composition de ce petit ouvrage a été pour nous pleine de charmes. Comme *Abulcher*, *Malchus*, *Ferrand et Mariette*, l'Histoire de Mgr Olivier, etc., il est le fruit des loisirs qui nous ont été faits, et des heures dérobées à des études plus sérieuses, à des devoirs austères. Puisse-t-il trouver grâce et indulgence aux yeux de nos candides lecteurs!

Sacquenville, 6 janvier 1865.

CANOVA ET NAPOLÉON

I

Pendant que le général Bonaparte, dans les immortelles campagnes d'Italie, en 1796 et 1797, commençait à remplir le monde de la gloire de son nom, à côté de sa renommée naissante il y avait, dans les arts, une renommée déjà faite, au moins égale à la sienne. Si l'Italie admirait les victoires de *Montenotte*, *Lodi*, *Arcole*, *Castiglionne* et *Rivoli*, elle n'avait pas moins d'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de son grand sculpteur Antoine Canova, né à Possagno le 1er novembre 1757, dans les États de Venise. Ses

tombeaux, ses nymphes, ses bas-reliefs, ses statues où l'art uni à l'inspiration représentait tout ce que la nature a de plus noble, de plus terrible, de plus charmant et de plus ingénieux, la captivaient tout entière. Elle voyait dans Bonaparte l'envoyé de Dieu qui avait reçu d'en haut la mission d'enchaîner les passions révolutionnaires, déchaînées par l'impiété voltairienne, et d'ouvrir au monde une ère nouvelle : elle saluait, dans Canova, le restaurateur de la sculpture moderne, un génie surnaturel, comme celui du brillant général, auquel le ciel avait donné une sorte de puissance créatrice pour souffler au marbre la grâce, le mouvement et la vie. Les chefs-d'œuvre du grand artiste, *Hercule lançant Lycas à la mer, Thésée vainqueur du Minotaure, la Madeleine, le groupe des trois Grâces, la danse des trois fils d'Alcinoüs, la mort de Priam, Criton fermant les yeux à Socrate, le cippe d'Angelo Emmo, le tombeau de Clément XIV, Hébé, l'Amour et Psyché*, étaient des noms aussi retentissants en Italie et dans toute l'Europe que ceux d'*Arcole* et de *Rivoli*.

Rivaux de gloire, l'un dans la guerre, l'autre dans les arts, ces deux hommes extraordinaires devaient nécessairement se trouver un jour en présence l'un de l'autre. Alexandre voulut être peint par Apelles : Napoléon devait être sculpté par Canova.

Dans ses rapports avec l'homme qui voyait l'Europe tremblant à ses pieds, Canova développa une grandeur de caractère égale à son talent : l'artiste se montra aussi grand que le héros.

II

Canova, que la magnificence des Papes avait fixé à Rome, était alors à l'apogée de sa gloire. Mais les immenses travaux dont il avait enrichi les musées, les temples, les palais des grands, Venise et Rome, avaient épuisé sa santé : la destruction de sa patrie par les armes de Bonaparte, la chute de la republique de Venise, y avaient porté une dernière atteinte : il pleurait sa patrie esclave et livrée par le traité de Campo-Formio au joug autrichien. La reine de l'A-

driatique n'était plus qu'un chef-lieu de gouvernement de la maison de Hasbourg, et son nouveau maître lui dictait des ordres absolus dans une langue qu'elle n'entendait même pas. La douleur qu'en avait conçue Canova menaçait de le conduire bientôt au tombeau. Il se plaignait amèrement de survivre à sa patrie. Que n'eût-il pu s'ensevelir avec elle sous les ruines de la liberté ! il serait, du moins, mort libre, Vénitien et non Autrichien.

Pour rétablir une santé si précieuse au monde, si chère à tous les amis des arts, les médecins le contraignirent d'aller respirer l'air natal à Crespano, dans les anciens États de Venise, non loin du bourg de Possagno, lieu de sa naissance.

Là, il retrouva une mère adorée, mariée en secondes noces à François Sartori, femme d'un caractère doux et tranquille, pieuse, et remerciant Dieu tous les jours de la grande illustration de son fils. A côté des grands talents il y a presque toujours une femme admirable : les grands génies ne sont pas complets s'ils n'ont pas été formés par l'amour

maternel. Il manqua à Voltaire l'amour et la piété d'une mère.

III

A Crespano, Canova se retrouva auprès de la première amie de son cœur, Betta Biasi, remarquable par des yeux étincelants de grâce et de beauté, et par une chevelure que le grand artiste disait n'avoir rencontrée que dans les descriptions d'Apulée. Si les encouragements du généreux et bienfaisant Faliéro, sénateur de Venise, n'eussent pas entraîné Canova à Venise, puis à Rome, Canova eût été l'époux ignoré d'une simple bergère de la province vénitienne de Trévise, mais Phidias et Michel-Ange n'eussent point eu peut-être de successeur dans notre siècle.

Betta Biasi était alors mariée et vivait heureuse dans la compagnie d'un époux qui avait acquis de l'aisance dans le commerce : heureuse autant qu'on peut l'être quand l'ami du cœur est absent et perdu pour toujours ! Elle eut, du moins, un beau jour dans

sa vie : elle n'était pas oubliée ! Elle vit avec transport que son image n'était pas effacée dans les rayons de gloire qui couronnaient alors le front de Canova, jadis un pauvre petit pâtre comme elle dans les montagnes qui lui parlaient sans cesse de lui.

En effet, après avoir respiré avec l'air natal les principes de la vie et de la santé, celui qui n'avait pas d'autre nom que le *Grand Artiste*, âme délicate et tendre, conservant un pieux souvenir des premières impressions de son enfance, voulut illustrer de sa présence le foyer de son ancienne amie. Il la retrouva toujours belle, toujours radieuse, et admira de nouveau en elle la pureté de ces lignes et les perfections de ces formes artistiques dont les nymphes et les déesses que son ciseau consacrait à l'immortalité étaient une gracieuse réminiscence. C'est un trait de ressemblance de plus de Canova avec Raphaël, deux génies qui virent le beau des mêmes yeux, le sentirent et l'exprimèrent avec le même cœur. Betta revit dans les déesses de Canova ; les amies de Raphaël sont devenues autant de

vierges divines. Admis au foyer domestique comme un frère de la maison, Canova félicita les deux époux de la sagesse qui leur avait fait trouver le bonheur dans la concorde et l'union ; il s'en réjouit comme du sien propre.

Un homme tel que lui ne pouvait oublier l'humble toit où il avait pris naissance. Possagno, de son côté, voulait revoir l'enfant qui faisait sa gloire, et c'est là que l'attendait, par les soins et par l'enthousiasme de Betta Biasi elle-même, un modeste triomphe qui laissa plus de joie et plus d'attendrissement dans son âme que s'il avait reçu au Capitole les ovations du peuple-roi.

Betta Biasi, à l'insu de son hôte illustre, s'était mise à la tête d'un complot, dans lequel entrèrent les habitants de Crespano de tout âge, de tout sexe, de tout rang, et qui fut couvert du silence le plus absolu.

Canova, après avoir pris congé de ses hôtes et de sa mère, s'était mis en route, seul, un bâton à la main, les larmes dans les yeux, cherchant les sentiers détournés pour donner un libre cours aux pensées,

aux rêveries tristes et douces, qui assiégeaient à la fois son esprit et son cœur. Il avait jeté un dernier regard sur l'église de Crespano et sur la route déserte qu'il avait parcourue, lorsqu'une foule de jeunes gens placés en embuscade fondent sur lui de toutes parts, en poussant de cris de joie, d'admiration, où l'on distinguait ces exclamations : « *Viva il grande nostro Canova !* « *Viva il maggior genio de l'Italia ! Viva il* « *Phidias veneziano !* (Vive notre grand Ca- « nova ! Vive le plus grand génie de l'Ita- « lie ! Vive le Phidias vénitien !) »

A ces cris, Canova s'arrête sans pouvoir parler. La jeunesse, se livrant à tous les transports de l'enthousiasme italien, exécute autour de lui une de ces danses antiques, telles à peu près qu'il les avait figurées lui-même dans son groupe d'Antinoüs, puis elle s'approche respectueusement de lui, en déposant une couronne de fleurs sur sa tête, et le contraint d'avancer. Malgré sa répugnance naturelle pour les honneurs et les acclamations, le grand artiste s'avance au milieu de cette brillante jeunesse. Mais

ce n'était là que le prélude de son modeste triomphe. Vingt pas plus loin, au détour d'une colline, il aperçoit la route jonchée de fleurs, de lis, de roses, d'immortelles et de branches de laurrier. A droite, à gauche, toute la population de Possagno et des environs s'était rassemblée en habits de fête.

Possagno donnait là l'exemple, unique peut-être dans les annales de l'histoire, d'un prophète inspiré, d'un grand homme reçu en triomphe parmi les siens, et traité avec honneur dans sa propre patrie.

Femmes, enfants, vieillards, pauvres et riches, tous n'ont qu'un cri, un seul nom dans la bouche : « *Ecco il nostro grand' Ca-* « *nova! Gloria al Canova!* (Voici notre « grand Canova ! Gloire à Canova !) »

Les cloches sonnent dans tous les villages environnants ; les curés, les anciens du peuple, les podestà villageois marchent au-devant du grand artiste. Les détonnations des mousquets et des pièces d'artifice saluent son passage ; les hymnes pa-

triotiques, au son des instruments champêtres, retentissent à ses oreilles; des couplets sont improvisés en son honneur et l'accompagnent jusqu'à la maison du vieux Pasino, son grand-père.

Lorsque Napoléon passait triomphant sur le front de ses grandes armées, lorsqu'un pape le sacrait empereur au son du bourdon de Notre-Dame de Paris, sous les yeux de toute l'Europe émerveillée, peut-être n'éprouva-t-il pas une joie aussi pure que celle qui inonda alors le cœur sensible de Canova. Il avait comprimé l'anarchie, sauvé la société : mais à quel prix ! Canova ne voyait aucune tache de sang dans sa gloire.

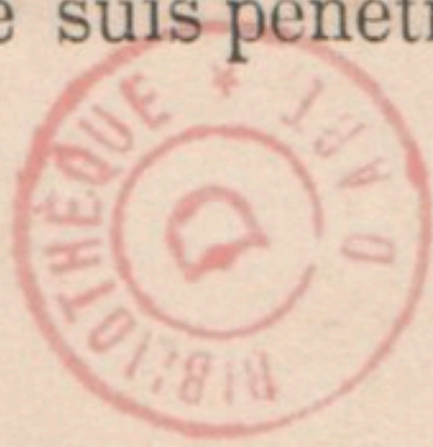
IV

La santé de Canova étant rétablie, il pensa alors à Rome, à sa chère Rome, où le rappelait son atelier en deuil, où frémissaient d'impatience les marbres qui attendaient sa main créatrice pour jaillir au mouvement et à la vie. Mais là encore il de-

vait recevoir un nouveau triomphe, une gloire nouvelle.

A la place de l'*Apollon pythien*, enlevé pour être transporté au musée du Louvre, par l'ordre de Napoléon, le pape Pie VII avait fait élever le *Persée* de Canova, et Canova vivant voyait son œuvre figurer à côté du *Laocoon*. Informé de son retour à Rome, l'illustre pontife le fait appeler au Vatican, et l'embrasse en public avec effusion : honneur qui n'est accordé qu'aux souverains. Il le crée chevalier par un bref conçu dans les termes les plus flatteurs et les plus honorables, et rétablit pour lui la place d'inspecteur général des beaux-arts à Rome, avec les droits, les prérogatives et les distinctions dont Raphaël avait joui en cette qualité sous Léon X. Le jour où il reçoit tant d'honneurs, Canova, dont la modestie égalait le talent, écrivit la lettre suivante :

« Je ne puis répondre autrement que « par le silence et les larmes ; c'est le seul « tribut non équivoque dont se sentent « capables la tendre gratitude et la confu- « sion dont je suis pénétré. »



Quant à l'offre de la place de Raphaël, Canova s'excuse de ne pouvoir l'accepter par les plus touchants motifs de modestie, assurant que l'accueil si doux qu'il a reçu de Sa Sainteté est la plus belle récompense pour un artiste. Mais Canova ne fut pas et ne dut pas être écouté.

Telles étaient les impressions qui avaient passé dans le cœur de Canova, telle était sa gloire et sa situation à Rome, lorsque le vainqueur de Marengo, le restaurateur du culte, l'auteur du Concordat et des Codes, manda à Rome, par une lettre de son ministre Bourrienne, qu'il invitait Canova à venir à Paris pour faire son portrait. C'était vers la fin de 1802. Quel artiste n'eût été flatté d'être appelé devant le héros du siècle ?

Les conditions offertes à Canova étaient du premier mot dignes de la France, dignes du premier Consul, et déjà impériales. On payait au sculpteur les frais de son voyage et de son retour, les frais du marbre et de transport, et on lui comptait cent vingt mille francs pour son œuvre.

A des offres si brillantes, Canova opposa

d'abord des refus formels et presque invincibles. Tandis que les plus fiers républiste précipitaient à genoux au-devant du nouveau pouvoir, l'artiste gardait toute la dignité d'une âme libre et amie de son indépendance. Il fut aussi difficile à gagner que la bataille de Marengo ; il fallut traiter avec lui comme de souverain à souverain, et, sans l'habileté si connue, sans toute l'adresse diplomatique de M. Cacault, Breton d'origine, ambassadeur de France à Rome, sans l'intervention et les prières du Souverain-Pontife lui-même, Napoléon était refusé !...

V

Canova pouvait admirer le vainqueur de l'Italie, le conquérant de l'Égypte, le sauveur de la France, le restaurateur de la religion, le grand administrateur et le grand législateur ; mais il ne pardonnait pas à l'auteur du traité de Campo-Formio d'avoir anéanti le gouvernement de son pays, d'avoir détruit sa chère république de Venise

pour la faire passer sous le joug honteux de l'Autriche.

Venise éplorée se présentait à l'imagination de Canova, plein d'un tendre amour pour sa patrie, vêtue de deuil, assise comme une veuve sur les débris de sa gloire passée, au milieu de ses ports et de ses arsenaux déserts, et lui reprochant de consacrer le génie qu'il avait reçue d'elle à la gloire de celui qui avait changé ses jours de fête en jours de larmes, qui l'avait livrée comme une esclave à l'étranger, elle qui tenait le sceptre de l'Adriatique ! N'était-ce pas lui qui l'avait dépouillée de ses plus beaux ornements, jusqu'à lui enlever ses chevaux de la place Saint-Marc? Plus d'une fois elle avait fait trembler Constantinople, et un Sarmate, un Autrichien à demi barbare parlait en maître à l'épouse de la mer, à la mère de l'industrie et des arts !

« Je ne conteste pas la gloire du premier consul Bonaparte, disait Canova à son représentant à Rome, je reconnais l'immense service qu'il a rendu à la religion, à la civilisation, qu'il a sauvée de la barbarie. Il

est plus glorieux qu'Alexandre, plus grand qu'Annibal et que César, je le confesse. Mais tous ses titres de gloire ne m'empêchent pas de voir en lui l'oppresseur de ma patrie. C'est Bonaparte, c'est lui seul qui, par un acte de sa volonté, a abusé du droit du vainqueur pour détruire l'existence politique de mon pays, qui ensuite l'a livrée, pieds et poings liés, à l'Autriche, toujours si odieuse à l'Italie, comme une proie sans valeur pour lui. Il a renouvelé contre nous le crime du partage de la Pologne. Et moi, fils ingrat d'une patrie malheureuse, j'irais tracer de mes mains esclaves le portrait de celui qui l'a conquise, dépouillée et livrée !!!

« D'ailleurs, j'ai mille travaux ici ; tous ces marbres que j'ai ébauchés ne peuvent se passer de mon ciseau. Je ne suis pas un homme politique ; je ne demande rien au pouvoir que la liberté de travailler. Et puis voilà l'hiver, et j'irais mourir dans les nieges de Paris! »

M. Cacault répliquait avec sa grâce habituelle, avec son éloquence irrésistible :

« La nature produit de temps en temps de grands hommes dans tous les genres. Ces grands hommes, quand ils naissent dans le même siècle, se doivent appui, affection et concours. Alexandre et Apelles ne pouvaient être ennemis. Le grand homme de guerre de la France a fait le premier son devoir : il a appelé, avec des manières royales, le grand homme des arts de l'Italie. S'il refuse une invitation si glorieuse pour lui, il manquera à sa vocation, à son étoile, à sa destinée. J'entends bien le désastre de Venise. Ah! si on en avait agi ainsi avec ma Bretagne, je n'aurais pas moins de larmes que Canova pour Venise.

« Je comprends donc les scrupules et l'indignation de l'enfant des gondoles. Mais Canova n'est plus vénitien à Rome. Bonaparte sert et défend Rome, nouvelle patrie de Canova. Les regrets prodigués à ce gouvernement si antique, qui fut dévoré d'ailleurs par les dissensions domestiques, cette tendresse qu'un *Possagno* conserve pour ses montagnes, tout cela est très-bien, d'une belle âme, d'un culte de patrie chaste et

pur ; mais ce n'est qu'un détail de second ordre, dans une carrière vaste et immortelle. Quoi ! Canova veut manquer à la mission pour laquelle Dieu l'a fait grand artiste ! »

Malgré ces motifs si puissants, Canova ne se rendait pas : il fallut que le pape Pie VII intervînt avec des prières qui devaient bien attendrir un cœur aussi pieux, aussi catholique, aussi reconnaissant que celui de Canova. Quelles devaient être touchantes, les supplications d'un pontife tel que Pie VII !

Le cardinal Consalvi, premier ministre du pape, joignit aussi ses arguments pour vaincre la résistance de l'artiste si patriote :

« Voilà, lui dit-il, la troisième année du pontificat ; nous n'avons fait aucune faute avec la France, et vous allez, vous, notre hôte, notre fils, notre concitoyen, attirer sur nous des ressentiments d'autant plus implacables, qu'on n'osera pas avouer les motifs pour lesquels on pourra nous offenser, nous perdre peut-être au fond d'un

abîme dont la main de Dieu seul pourra nous tirer ! »

Canova, à ces considérations si puissantes de la diplomatie, opposait une raison prise dans la pensée qui féconde l'imagination et anime le génie :

« Mais ayez donc quelque pitié ! Je suis blessé au cœur, glacé. Je donnerai donc ma main alors, mais ma main seule. Il n'y aura ni vie, ni chaleur, ni enthousiasme. Je ne serai plus Canova, mais seulement l'esclave qui obéit au maître. La liberté seule est la mère des grandes œuvres. »

M. Cacault, le grand négociateur du Concordat, dut à son tour employer pour vaincre l'artiste toutes les ressources de son esprit fin et délié, disposer toutes ses batteries pour mener à bonne fin son siége diplomatique. Il se ménagea à l'ambassade une nouvelle entrevue avec Canova, en présence de son secrétaire, M. Artaud. Il ne dit plus que des politesses, abonda dans le sens du mécontent politique, de l'artiste sans inspiration, loua la candeur de ses réponses, la courtoisie qui accompagnait le refus, les

formes sous lesquelles un ministre français aimait à entrevoir dans l'artiste quelque douleur de ne pouvoir consentir. Puis il cessa tout à coup de combattre ses refus, en ajoutant seulement que, par égard pour le premier Consul, son ambassadeur différerait quelque temps d'envoyer la réponse.

L'affaire ainsi réglée, terminée en apparence, Canova se retire, et M. Cacault se tourne alors vers M. Artaud, et lui dit :

« Ce soir vous n'irez pas au théâtre, parce que je veux vous avoir sous la main quand je vous ferai appeler. »

VI

Lorsque la nuit fut un peu avancée, l'ambassadenr de France mande son secrétaire, et sur-le-champ lui donne ses instructions :

« Canova a très-bien compris nos raisons. Il est sensible, il est bon, il est doux, il est sage, il est courageux : en lui rien ne m'a offensé, mais Paris n'a pas ma vertu. D'abord il a refusé, et les hommes souvent continuent

de refuser parce qu'ils ont commencé par refuser.

« C'est un grand drame que ce refus, surtout appuyé sur de si bonnes raisons. J'y vois une déclaration de guerre d'une autre nature, et, dans cette lutte, où seraient les alliés de Canova? Il attirerait la foudre sur la ville qu'il habite.

« Il y a quelques moments, je me suis laissé vaincre; le voilà rentré chez lui; il se couche de bonne heure, et il a voulu dormir; mais il ne dort pas, il ne dormira pas de la nuit. Je lui ai cédé, mais il est actuellement embarrassé de sa victoire. Il n'a pas consenti à faire le portrait du grand premier Consul, il a dit au vainqueur de l'Italie : Je ne me soucie pas de vous; soyez l'arbitre et le maître des lois dans la Péninsule, mon ciseau est libre, mon ciseau seul.

« Mais derrière ce succès, il y a, il doit y avoir quelque effroi. C'est cette terreur secrète qne vous allez surprendre. Partez à l'instant; faites-vous introduire de ma part; dites que je suis obligé, malgré moi, et à cause d'importantes affaires de Rome :

pour des faveurs imprévues que demande Pape, ce qui est vrai, que je suis contraint de renvoyer mon courrier à Paris ce soir même, et que je crois devoir demander à Canova, qui est mon ami, une dernière réponse, un dernier refus. Dites-lui, à brûle-pourpoint et sans ménagement, ce que je ne lui ai jamais dit, moi François Cacault : il y a seize ou dix-sept ans, mon frère, Pierre Cacault, qui a eu la fantaisie d'être peintre, est venu à Rome étudier les modèles, et s'y est trouvé dans une véritable misère, et c'est lui, Canova, qui, sans le connaître, l'a assisté, l'a nourri ; le mal se sait toujours, le bien se sait aussi quelquefois. Je suis ici dans un rang élevé, mais je n'oublierai pas le bienfaiteur de mon pauvre frère Pierre Cacault, si ce bienfaiteur vient à se tromper dans sa ligne de conduite.

« Dites-lui bien cela : l'honnête homme qu'il est, l'homme délicat tel que je le connais, le Phidias orgueilleux tel qu'il doit être, est plus vaincu déjà par ses propres reproches que par mes sollicitatious. S'il s'agit de donner un peu de temps, tout sera

fini. Souvenez-vous que vous ne devez pas revenir sans une acceptation complète, ou, si vous voulez, conditionnelle. Contentez-vous de cette dernière. Quand le parti est pris sur le fond d'une question, on fait bientôt ses paquets.

« Comment! j'aurai pu envoyer à Paris le premier ministre du successeur des Apôtres, et je n'aurais pas l'esprit de faire accepter cent vingt mille francs, une excellente voiture, tous les compagnons qu'il voudra, et des flots de gloire, à un homme qui est bien le prince des arts, mais qui doit répondre tout autrement devant Alexandre en repos, l'appelant dans ses quartiers d'hiver pour l'honorer! Je ne persuaderais pas un homme religieux qui peut être utile à Rome, un Vénitien qui devrait savoir que ce qui a été fait dans un sens peut être défait d'un revers de main! »

Le chevalier Artaud rapporta fidèlement cette allocution chaleureuse à Canova, qui se montra vivement ému. Il lui assura que le général Bonaparte n'avait pas seulement le génie de la guerre, mais qu'il était encore

un admirateur passionné des arts, et en particulier de la sculpture. Il lui rapporta, à cette occasion, un trait arrivé pendant la campagne d'Égypte. On avait découvert devant le vainqueur des Pyramides une statue colossale. A cette vue, plein d'admiration, Bonaparte laissa échapper cette exclamation subite : « *Ah! si je n'étais pas conquérant, je voudrais être sculpteur...* »

Canova ne résista plus. Il montra même une certaine joie, et ses yeux se remplirent de larmes de bonheur et de sensibilité exaltée. Il partit pour Paris au commencement d'octobre 1802, dans la voiture du premier Consul.

VII

Arrivé à Paris, Canova descendit chez le cardinal-légat Consalvi. Sa première démarche fut de faire visite au protecteur éclairé des arts qu'il avait connu à Rome, M. Quatremère, son ami, celui de tous nos écrivains qui a le mieux parlé de l'Italie et de ses monuments.

Introduit chez le premier Consul, Canova fut reçu avec une distinction toute particulière : la physionomie du héros était douce et riante. L'artiste répondit aux premiers mots bienveillants du vainqueur de sa patrie avec une noble et courageuse franchise :

« Je demande la permission de parler avec ma véracité et ma liberté ordinaires.

« Général, vous me demandez des nouvelles de Rome : Rome s'est abaissée dans la proportion que vous avez grandi. Les victoires qui ont placé votre nom à côté de celui de César ont été aussi fatales à cette vieille reine du monde que glorieuses pour vous. Elle languit dans l'indigence ; ses palais sont dépouillés ; ses anciennes statues, les plus belles, sont aux mains des étrangers. Les contributions de guerre l'ont privée de son numéraire, et ses ports, fermés au commerce, par vos ordres, ne lui permettent pas de réparer ses désastres. »

Ces paroles courageuses, dignes du caractère antique, loin de déplaire au suprême dictateur de l'Europe, lui firent concevoir

une grande estime pour l'artiste qui les avait prononcées. La souveraineté de la puissance consentit à traiter d'égale à égale avec la souveraineté du génie.

Le premier Consul répondit :

« Je restaurerai Rome ; j'aime le bien de l'humanité, et je le veux accomplir : mais, en attendant, que faut-il pour ce que vous avez à faire?

— Rien répondit le sculpteur : me voilà prêt à remplir vos ordres.

— Vous ferez ma statue, » reprit Bonaparte. Et il le congédia.

Les jours suivants, pendant que l'artiste s'occupait à modeler les traits de son héros, le premier Consul lisait, ou s'amusait à plaisanter avec Joséphine, ou parlait politique avec l'artiste.

Un jour il avait été question de l'enlèvement des chevaux de bronze de la façade de Saint-Marc, et il échappa à Canova de dire ces propres paroles :

« La subversion de cette république m'affligera tout la reste de ma vie. »

Cet ardent amour de la patrie, ce ton d'in-

génuité et de franchise ne déplurent point à Bonaparte, et il traitait tous les jours mieux le grand artiste, à mesure qu'il appréciait davantage son talent, ses connaissances variées, sa loyauté, sa franchise et la noblesse de ses sentiments et de son caractère.

Un jour, Canova lui dit avec un sentiment de conviction, en regardant son travail :

« Cette physionomie est tellement favorable à la sculpture, que si on la découvrait dans un antique, on verrait qu'elle appartient à un des plus grands hommes de ce temps-là. Si elle est bien tracée, l'ouvrage réussira; mais ce n'est pas une physionomie faite pour plaire au beau sexe. Bonaparte a trop d'Annibal pour avoir quelque chose d'Alcibiade. »

Et le premier Consul sourit.

David, le peintre des *Sabines* et de *Marius*, voulut donner à Canova un grand repas : il y invita tous les artistes français. Le célèbre Gérard voulut faire son portrait. Canova assista aux séances de l'Institut, dont il était associé étranger, et il entendit un des mem-

bres de l'illustre compagnie féliciter ce corps savant de compter Canova au nombre de ses correspondants étrangers.

« Ce n'est pas nous, dit-il, qui lui donnons l'illustration : c'est nous qui la recevons de lui. »

Canova se montra fort sensible à la grâce de l'hospitalité française, et il exprimait avec vivacité l'admiration dont il se sentait pénétré pour l'état des arts en France.

VIII

Joséphine désira posséder l'un des chefs-d'œuvre du grand artiste, et Canova fit pour elle la répétition de sa statue d'*Hébé*, qu'il avait scupltée pour la première fois pour Mme Vivante Albrizzi à Venise. Cette Hébé est représentée versant l'ambroisie divine pour les immortels dans une coupe de vermeil. Le choix de l'artiste était heureux : c'était une gracieuse allégorie de l'influence de Joséphine sur le cœur de son magnanime époux.

L'idée de cette statue est des plus ai-

mables et la composition ingénieuse. Rien de plus achevé que le buste nu et le bras élevé qui porte le vase, rien de plus ravissant que l'attitude de cette jeune déesse, descendant de l'Olympe avec une légèreté toute divine et prête à verser l'ambroisie qui désaltère le maître des dieux. L'air qu'Hébé fend avec vitesse, tenant le corps penché en avant, repousse derrière elle, par un effet naturel, son léger vêtement, sous lequel se dessine le nu; ce bras qu'elle tient levé pour verser la liqueur, déploie avec tant de grâce les contours de la figure que, malgré le décence qui règne dans les dispositions de la draperie, l'œil pénètre jusqu'au moindre détail des belles formes où respire toute la fraîcheur de la première jeunesse.

La seule critique qui ait été faite de cet admirable ouvrage est celle de M. Quatremère de Quincy, qui eût désiré que son étoffe légère eût badiné avec quelques variétés sur les contours du bas de jambes, et ne fût pas coupée par un cartel continu, qui semble ôter quelque chose à la vérité et à l'agrément.

Le changement le plus important qu'ait fait l'auteur dans la réplique de cette statue pour Josphine a été de supprimer les vapeurs qui dans la précédente étaient sous les pieds de la déesse. Hébé, en effet, n'a de mission que lorsque le ciel est pur.

C'est à l'occasion de cette statue que le poète italien Pindemonte a écrit ces quatre vers délicieux :

O Canova immortal, che indietro lassi
L'Italico scarpello, e ai greco arrivi,
Sapea che i marmi tui son molli et vivi :
Ma chi visto t'avea scolpire i passi ?

« O immortel Canova, toi, dont le talent
« surpasse tous les chefs-d'œuvre du ciseau
« italique et s'élève jusqu'à la perfection
« du ciseau grec, je savais que tes marbres
« respiraient la mollesse et la vie : mais qui
« t'avait vu sculpter même les pas ? »

Quand cette statue fut exposée au Louvre, on se récria à Paris sur l'emploi que l'artiste avait fait de quelques dorures dans l'enjolivement de son Hébé, et sur ces petits

vases de métal doré que portent ses deux mains. Mais ce qu'une critique inconsidérée appelait un abus, était un usage universel chez les Grecs. Les critiques ne se croient pas obligés d'être érudits ni même de savoir ce qu'ils disent : s'ils l'étaient, s'ils savaient, ils seraient muets la plupart du temps.

Ce chef-d'œuvre longtemps admiré à Paris est actuelllement en Russie : c'est ainsi que les Français savent conserver les belles choses.

Le jour où Canova prit congé de Bonaparte, on présenta à celui-ci un envoyé de Tunis. Le premier Consul le montra au sculpteur en lui disant : « Allez, monsieur, saluer le Pape de ma part, et dites-lui que vous m'avez entendu recommander la liberté des chrétiens. »

En même temps, il fit adresser à cet envoyé d'une puisssance barbaresque, par l'interprète des affaires étrangères, des paroles de paix, de conciliation et de vif intérêt pour les esclaves professant la religion chrétienne. Bonaparte avait compris que, pour laisser de son caractère une idée avntageuse dans

l'estime de l'artiste, il fallait se montrer bon catholique; s'il n'eût été religieux, il n'eût pas été le héros de Canova.

Aussitôt que le sculpteur fut de retour à Rome, M. Cacault s'empressa de donner une fête en son honneur, et de réunir dans un banquet tous les artistes de Rome, pour qu'ils entendissent Canova parler de Paris, de ses arts, de ses monuments, de l'Institut, de M. Quatremère de Quincy, de David, de Gérard, de Guérin, de Chaudet, de Percier, de Cartellier, l'auteur du quadrige du Louvre, et détailler les genres d'observations qu'il avait pu faire dans son voyage.

L'ambassadeur rendit compte ensuite à son gouvernement des bonnes dispositions où il avait laissé Canova, qui, avant l'arrivée même de son marbre de Carrare, allait exécuter le grand modèle de la statue, conformément aux engagements renouvelés avec M. de Bourrienne, par ordre du premier Consul. Cette statue devait avoir les proportions de l'*Hercule Farnèse*, c'est-à-dire dix pieds de hauteur.

Il y avait déjà quelque temps que Canova

avait reçu la commande du tombeau de l'archiduchesse Christine, épouse du duc Albert de Saxe-Teschen, mais c'était vers la statue de Napoléon qu'il dirigeait ses principales méditations. Malgré lui, cependant, une pensée éminente vint le préoccuper. Venise lui demanda un tombeau pour le Titien. Il traça à la hâte un premier projet, qui ne fut pas exécuté, à cause des malheurs de Venise : mais cette précieuse esquisse, où l'on voit avec quel talent Canova savait dessiner, a été conservée aux arts. Elle servit plus tard de modèle pour élever le tombeau de Canova lui-même. Il avait cru travailler pour le Titien : il avait travaillé pour lui-même ; tant l'avenir nous est inconnu !

IX

Pendant que Canova travaillait à la statue de Napoléon, la ville de Florence lui demanda une copie de la *Vénus de Médicis*, pour remplacer l'original transporté à Paris. Ne voulant pas humilier la gloire de son ciseau à faire une copie, il composa une autre

Vénus. Comme il faisait mettre aux points le marbre destiné à Napoléon, qui avait des proportions gigantesques, le chevalier Artaud, secrétaire de l'ambassade française, lui demanda comment il avait pris un bloc si énorme, en lui faisant observer qu'on allait faire une perte immense de matière dans toute la partie qui était sous le bras étendu.

« Non, reprit-il, sous le bras du *Mars* français, en y pensant, j'ai trouvé ma *Vénus*. »

Ainsi la Vénus de Canova qui est à Florence est du même bloc qui a servi pour la statue de Napoléon.

C'était une entreprise bien hasardeuse que celle de remplacer une des célébrités de la sculpture antique, dans le lieu, sur le piédestal même où, depuis des siècles, la déesse de la beauté avait reçu les hommages de l'admiration de toute l'Europe. Le génie de Canova évita le danger d'un parallèle trop sensible et trop voisin. La taille de sa *Vénus*, appelée depuis *Italique*, est plus élevée que celle de la Vénus de Médicis, ce qui lui donne plus l'air d'une déesse : la physiono-

mie respire l'amour et la grâce; la chevelure est traitée avec une rare perfection.

Alors, presque en même temps, parurent dans les ateliers de Canova la statue colossale de Napoléon et le monument de l'archiduchesse Christine. La statue était nue. L'art choisit presque toujours le nu pour son langage. Mais cette question sur le nu, il ne fallait la laisser juger ni par les jaloux de la gloire de Canova, ni par des ignorants, ni par des flatteurs de cour, ni même par celui dont l'image était représentée sous des formes qu'il ne comprenait pas bien, par une fausse crainte du ridicule.

Napoléon fut lui même une des causes de l'indifférence avec laquelle la France vit ce grand ouvrage, et le laissa enlever plus tard, au jour de nos désastres, comme un bloc sans prix, par un vainqueur barbare et impitoyable. Canova fit une gravure de la statue de Napoléon, devenu empereur, et la dédia à la petite république de Saint-Marin, qui l'avait inscrit au nombre de ses patriciens.

Lors de la disgrâce de Lucien, celui-ci

vint se réfugier à Rome, où il reçut depuis le titre de prince de Canino. L'Impératrice mère, Mme Lætitia, sous prétexte d'aller respirer un air plus pur en Italie, vint y rejoindre son fils qu'elle aimait d'un amour de prédilection. Là se trouvait aussi la veuve du général Leclerc, sœur de Bonaparte, mariée récemment au prince de Borghèse. Ces deux princesses, l'une mère, l'autre sœur du tout-puissant Empereur des Français, désirèrent avoir leur portrait de la main de Canova. Nous devons à ces circonstances deux belles statues.

Pour le portrait de Mme Lætitia, l'artiste s'inspira de la statue antique d'Agrippine, femme de Germanicus. Il écrivit, en cette occasion, à M. Quatremère de Quincy, son ami : « Vous n'y trouverez aucune espèce « de ressemblance, je n'entends pas seule- « ment dans la tête, mais dans l'ensemble, « dans la coiffure, dans la partie générale « des draperies. »

A proprement parler, Canova n'emprunta de la statue d'Agrippine que la *sedia* et un peu de la pose : il avait droit et raison d'em-

prunter cette pose qui donne à sa figure une noblesse plus marquée et une gravité de matrone.

Quant au portrait de la princesse Borghèse, il imagina une *Vénus victorieuse*, où les traits de son modèle sont merveilleusement retracés. Vénus vient d'obtenir la pomme, la fameuse pomme offerte par la Discorde à la plus belle des déesses, et elle se repose de son triomphe ; le lit sur lequel elle est à moitié étendue sert de plinthe.

Ce que l'on admirait dans cette œuvre de Canova, c'est qu'il avait su, grâce aussi aux perfections de son modèle, réunir à la fidélité de la ressemblance de la tête, fidélité exigée par la nature du portrait, l'idéal dans le développement des formes du corps, et cela avec un tel accord, que ce qu'il y a de vérité positive et de vérité imaginative, loin de se combattre, se prêtaient un mutuel appui. La partie où le col se joint aux épaules, les lignes du torse et le contour des extrémités présentent une foule de charmes que les connaisseurs ne se lassent point d'admirer.

La *Vénus victorieuse* jouit du plus beau triomphe au palais Borghèse, la plus riche maison de Rome, où elle fut exposée pendant un certain temps aux regards du public.

L'affluence des amateurs, tant de Rome que de l'étranger, ne cessait de se presser autour d'elle. Le jour ne suffisant pas à leur admiration, ils obtinrent la faveur de pouvoir la considérer la nuit, et l'on faisait des parties pour revenir la voir à la lueur des flambeaux, qui, comme on le sait, fait découvrir le plus fines nuances du travail des sculpteurs, mais en même temps en dénonce les moindres négligences. On fut même obligé d'établir une enceinte, au moyen d'une barrière, pour contenir la foule qui ne cessait de se presser à l'entour.

Lucien, amateur si éclairé des arts, voulut aussi posséder une œuvre de la main de Canova : il obtint du grand artiste une répétition de sa *Vénus italique*, qui est passée depuis en Angleterre, dans le musée de lord Lansdown.

L'Empereur, par la correspondance de

ses ministres, était instruit jour par jour de la renommée croissante de Canova, des travaux qu'il exécutait pour sa famille. Le mariage que l'ex-lieutenant d'artillerie au régiment de la Fère contracta avec la fille des Césars, fut pour l'arbitre suprême de l'Europe uue occasion d'appeler de nouveau à Paris le prince des arts d'Italie, celui qui, selon une expression sublime du Dante, s'avançait le premier comme un souverain, la couronne sur la tête :

Mira colui. . . . . :
Che vien' d'innanzi, come sire.

(DANTE, *prima cantica*, chant IV.)

X

Cependant l'Italie avait changé entièrement de maîtres. Des débris de Venise, de l'État de Milan, d'une partie des provinces de Rome, de Parme et de la principauté de Modène, l'Empereur avait composé un royaume d'Italie, et Canova était ainsi devenu son sujet. Turin, Gênes. Parme, Flo-

rence, Rome elle-même, arrachée violemment au Souverain Pontife, avaient été réunis à l'empire français.

Par les décrets les plus sages, les plus généreux, Napoléon, aussi grand administrateur qu'il était grand homme de guerre, tâchait de se faire pardonner ses conquêtes. Il gouvernait l'Italie avec sagesse, avec une rare circonspection. Il ordonna partout de grands établissements. Presque toutes les sommes qui provenaient des impôts de Rome étaient consacrées à des travaux utiles pour cette capitale. Ce n'était plus l'avidité espagnole à Milan : cette ville était accablée de bienfaits.

L'Empereur jetait aussi à travers de Venise tout le bien qu'il pouvait faire à cette veuve si affligée que Canova lui avait toujours vivement recommandée ; mais aucune félicitation volontaire et franche ne venait annoncer qu'elle avait fait trève à sa douleur.

Malgré tant de soins et de bonne volonté judicieuse, le fléau de la guerre qui s'abattait sur les dynasties régnantes pour les dé-

truire, éloignait les étrangers, interrompait le commerce, et l'Italie était livrée à une sorte de désespoir.

Qui pouvait d'ailleurs la consoler d'avoir perdu ses tableaux, ses statues, ses monuments les plus curieux qui avaient été transportés dans les musées de Paris! L'Italie tient aux productions de ses artistes, comme une mère aux enfants sortis de son sein. Dans tous les temps, elle a versé plus de larmes sur la perte de ses chefs-d'œuvre que sur la mort de ses fils moissonnés dans les champs de bataille.

Pour comble de douleur et de désespoir, Pie VII était entraîné violemment hors de Rome, et gardé à vue à Savone. L'État Pontifical, sans commerce, sans industrie, sans relations avec les autres peuples, ne voyait plus que la désolation et la misère.

Qui donc fera connaître ces détails à Napoléon, trompé par ses flatteurs et de complaisants ministres? Ce sera l'homme le plus modeste, le moins habitué aux finesses des négociations diplomatiques.

C'est en 1810 que l'Empereur appela une

seconde fois Canova en France pour lui commander le portrait de Marie-Louise, et pour l'engager à se fixer à Paris. Mais quant à prendre ce dernier parti, Canova répondait à l'intendant de la Maison Impériale :

« Une soumission rapide aux dispositions impériales serait conforme à mes vœux, mais elle est absolument inconciliable avec la nature et le genre de ma profession. »

Non moins généreux que Clément VII envers Michel-Ange, Napoléon lui offrit les plus hautes récompenses : une place au Sénat conservateur, l'intendance universelle des Beaux-Arts et des appartements au Louvre, qu'il faisait restaurer pour y loger des rois. Canova refusa tous ces honneurs ; mais il se garda bien cette fois de refuser de venir à Paris. Il avait à plaider la cause de sa patrie : reconnaissant et sensible, il avait l'espoir de fléchir les rigueurs du suprême dominateur envers Pie VII, son bienfaiteur, je dirais presque son ami, alors dépouillé de ses États et prisonnier à Savone.

Il se mit néanmoins en route avec le plus

grand regret, laissant des travaux commencés, une statue équestre pour Napoléon, et le *Thésée vainqueur du Centaure*.

Rien de plus sérieux maintenant, de plus instructif que les conversations qu'il eut dans ce second voyage avec le héros français; rien de plus authentique non plus; car elles ont été extraites par le chevalier Artaud des papiers écrits de la main de Canova lui-même. Napoléon lui dit plus de secrets qu'on n'en trouve dans tous ses actes politiques publiés jusqu'ici. Dans ses entretiens avec le grand homme, le Vénitien Canova vengea, autant qu'il était en lui, l'affront fait à sa patrie, arracha au César français l'aveu que lui-même était Italien, qu'ainsi il ne devait pas aggraver les maux qui, au milieu de tant de gloire, de sacrifices et de dépenses royales, désolaient encore véritablement l'Italie, cette mère des ancêtres de l'Empereur et Roi.

XI

Canova arriva à Paris le 11 octobre 1810; le 12, il fut présenté à Napoléon par le ma-

réchal Duroc. L'Empereur se trouvait alors dans les premières ferveurs d'attachement pour l'archiduchesse Marie-Louise, qu'il avait épousée au mois d'avril et qui était enceinte. Napoléon déjeunait avec l'impératrice. Aucune autre personne n'était présente.

« Les premiers mots que m'adressa Napoléon, dit Canova dans des notes écrites de sa main, furent pour me dire qu'il me trouvait maigri. Je lui répondis que la cause en était dans mes continuelles fatigues. Je le remerciai de ce qu'il m'avait appelé; en même temps je ne lui dissimulai pas l'impossibilité où j'étais de quitter tout à fait Rome, et j'en expliquai les motifs. Il répliqua : « Paris est la capitale, il faut que vous « y restiez : vous y serez bien. »

« Vous êtes, Sire, le maître de ma vie; mais s'il plaît à l'Empereur qu'elle soit dépensée et employée à son service, il faut que Votre Majesté me concède de retourner à Rome, après que j'aurai fait les travaux du portrait pour lequel je suis venu. On m'a parlé de faire le portrait de l'Impératrice :

je la représenterai sous la figure de la Concorde. »

L'Empereur sourit avec bienveillance, et répliqua :

« Ici est le centre, ici sont tous les chefs-d'œuvre antiques. Il ne me manque que *l'Hercule de Farnèse*, qui est à Naples : je me le suis réservé.

— Que Votre Majesté, reprit Canova, laisse au moins quelque chose à l'Italie. Ces monuments antiques forment collection et chaîne avec une infinité d'autres qui ne se peuvent transporter ni de Rome, ni de Naples. Rien ne peut remplacer, sous votre ciel nuageux, la vive lumière du ciel d'Italie. Vous avez le cadavre de nos monuments, mais non leur vie.

— L'Italie, monsieur, pour réparer ses pertes fera des fouilles. Oui, je veux ordonner des fouilles à Rome. Dites-moi, le Pape Pie VII a-t-il beaucoup dépensé dans les fouilles ?

— Le Pape est peu riche, les contributions de guerre avaient épuisé les finances du Saint-Père ; cependant, avec un amour

infini pour les arts et une sage intelligence, il est parvenu à former un nouveau musée.

— Dites-moi, la famille Borghèse a-t-elle dépensé de grandes sommes pour des fouilles?

— Elle n'y a consacré qu'une somme modérée. Le prince fouillait de compte à demi avec d'autres et ensuite il achetait la part de ses associés. »

A cette occasion, Canova s'attacha à prouver combien le peuple romain avait un droit sacré sur les monuments découverts dans les entrailles de Rome ; que c'était un produit intrinsèquement uni au sol, tellement que ni les familles nobles, ni le Pape Pie VII lui-même, ne pouvaient vendre ni envoyer au dehors cet héritage du peuple roi, cette récompense donnée par la victoire à leurs antiques pères.

« Savez-vous, ajouta Napoléon, que j'ai payé quatorze millions les statues Borghèse? Combien le Pape actuel dépense-t-il pour les arts? Peut-être cent mille écus romains.

— Non, pas tant, parce qu'il est trop peu riche.

— Ainsi, avec moins, on peut obtenir de grands résultats?

— Certainement, Sire. »

On parla ensuite de la statue colossale en pied de l'Empereur, qui regretta de savoir qu'elle serait nue.

« Sire, Dieu lui-même n'aurait pas su faire une belle chose, s'il avait voulu représenter Votre Majesté avec des vêtements courts et des bottes à la française : nous, comme tous les autres beaux-arts, nous avons notre langage sublime; le langage du statuaire est le nu, avec, quelquefois, une draperie particulière à notre art.

— Mais, pourquoi ne faites-vous pas nue l'autre statue colossale qui me représente à cheval?

— Il faut que celle-là ait le costume héroïque : il ne convient pas qu'elle soit nue, parce qu'elle vous représente à cheval commandant à toute l'armée. Telle est l'habitude des anciens et des modernes. Vos vieux rois de France, Sire, et votre Joseph II à Vienne, Madame, sont ainsi figurés à cheval. »

La citation de ces vieux rois de France,

dont Napoléon se trouvait en ce moment le successeur, et celle de Joseph II, grand-oncle de l'Impératrice, firent sourire l'Empereur.

« Vous avez vu, dit Napoléon, la statue du général Desaix en bronze ; elle me semble mal faite avec cette ceinture ridicule. »

Canova allait expliquer les raisons de l'artiste français ; l'Empereur n'attendit pas la réponse, et il ajouta vivement :

« Fondrez-vous ma statue en pied ?

— Sire elle est déjà fondue. »

Napoléon fit un signe de satisfaction et continua ainsi :

« Je veux aller à Rome.

— Ce pays mérite d'être vu par Votre Majesté, votre imagination s'échauffera en voyant le Capitole, le Colisée, la Voie Sacrée, le Forum de Trajan, les basiliques, Saint-Pierre, le plus beau monument de l'univers, les colonnes, les arcs, les aqueducs, les murailles d'enceinte, les collines historiques, toutes les magnificences romaines, la Voie Appienne, qui s'étend jusqu'à Brindes et toute bordée de tombeaux, les autres voies consulaires, Pompéi.

— Cela est-il surprenant? Les Romains étaient les maîtres du monde.

— Ah! ce ne fut pas seulement l'effet de la puissance, ce fut l'effet du génie italien, et de notre amour pour les grandes choses.

Voyez seulement, Sire, ce qu'ont fait les Florentins avec un si petit État, et ce que les Vénitiens ont construit seuls aussi dans leurs lagunes. Les Florentins eurent l'idée de construire leur dôme merveilleux avec un simple accroissement d'un sou par livre sur l'art de la laine, et ce supplément seul suffit pour donner les moyens d'achever une construction que ne pourrait peut-être entreprendre aucune des puissances d'aujourd'hui. Ils firent exécuter en bronze par Ghiberti les portes du baptistère de Saint-Jean, pour le prix de quarante mille sequins, qui, en ce moment, vaudrait quelques millions de francs. Remarquez combien les Florentins étaient industrieux : y a-t-il eu quelque part un défrichement plus étendu que celui de Vallembroze? Et avec cela, les Florentins étaient magnanimes. Et les Vénitiens, quel noble usage ne firent-ils pas des

trésors que leur procura le commerce du Levant! »

Canova prit alors congé de l'Empereur pour quelques jours, ne pouvant se cacher à lui-même qu'il avait fait une vive impression sur l'esprit du dominateur de l'Italie.

XII

Le 15 octobre 1810, l'artiste commença à modeler les traits de l'Impératrice Marie-Louise. L'Empereur et son auguste épouse étaient encore seuls. La conversation ne tarda pas à s'engager :

« Dites-moi, monsieur Canova, dit l'Empereur, comment est l'air de Rome? Était-il mauvais ou malsain dans les temps antiques?

— Sire, il en était ainsi, je crois, d'après les histoires : les anciens prenaient des précautions avec ces forêts qu'ils appelaient sacrées, *luci*, et puis une immense population couvrait toute la ville et ses environs. Je me souviens d'avoir lu dans Tacite, à propos de

l'arrivée des troupes de Vitellius, que beaucoup de soldats tombèrent malades pour avoir dormi à l'air sur le Vatican. »

L'Empereur sonna et ordonna qu'on apportât Tacite.

Mais le guerrier trop pétulant et le sculpteur trop préoccupé d'un autre travail cherchèrent mal le passage.

Canova le trouva en cherchant chez lui avec plus de calme, et l'envoya à l'Empereur.

Il se trouve, en effet, au livre II des *Histoires, n°* 93.

Ne salutis quidem cura ; infamibus Vaticani locis magna pars tetendit, unde crebræ in vulgus mortes.

« On ne prit pas même soin de la santé des « soldats ; la plupart dressèrent leurs tentes « sur les collines du Vatican, lieux triste- « ment renommés pour leur insalubrité : ce « qui causa une grande mortalité dans les « rangs inférieurs de l'armée. »

Canova était un homme très-instruit et très-franc qui n'avait pu citer à faux. L'Empereur venait d'entendre parler d'une ar-

mée, il se vit sur son terrain, et montra sa profonde expérience.

« En attendant l'autorité de Tacite, dit-il, la maladie des soldats prouve peu : les troupes transportées rapidement d'un climat à l'autre tombent malades la première année, mais elles se rétablissent l'année suivante.

— Rome a d'ailleurs, dit Canova, d'autres douleurs : cette capitale est désolée depuis l'absence du Pape ; sans votre puissance, ce pays ne peut subsister ; il a perdu le Souverain, quarante cardinaux, les ministres étrangers qui faisaient tous des dépenses somptueuses, plus de deux cents prélats, une foule d'ecclésiastiques. L'herbe pousse et va mûrir sa graine dans les rues. Votre gloire me permet de vous parler librement, et je vous supplie de réparer ces malheurs. L'or ruisselait à Rome : aujourd'hui il n'en coule plus.

— C'était bien peu de chose que cet or dans les derniers temps : semez du coton, vous y trouverez de l'avantage.

— Presque aucun. Votre frère Lucien a

essayé et n'a pas réussi. Tout manque à Rome, excepté votre protection. »

Napoléon regarda Canova avec douceur, et il ajouta :

« Nous ferons Rome capitale de l'Italie, et nous y joindrons Naples. Qu'en dites-vous ? Serez-vous content ?

— Les arts pourraient ramener la prospérité; mais à l'exception des travaux ordonnés par Votre Majesté, personne ne fait de commandes : la religion, qui favorise les arts, va toujours s'affaiblissant. Chez les Égyptiens, chez les Grecs et chez les anciens Romains, la religion seule a soutenu les arts. Les sommes immenses dépensées pour construire le Parthénon, pour élever la statue de Jupiter à Olympie, et celle de Minerve à Athènes, leurs propres images que les vainqueurs dans les jeux consacraient aux divinités, tout cela était dû à la religion. Les Romains n'ont pas fait autrement : leurs ouvrages portent le sceau de la religion, qui les rend plus respectables et plus augustes. Cette salutaire influence de la religion sur les arts les a encore

sauvés en partie des ravages des Barbares. »

Canova faisait sans doute allusion à Alaric, qui défendit, sous des peines sévères, de brûler les édifices consacrés à la religion. A l'exemple de Romulus, qui, pour peupler Rome, y avait établi des asiles, le Visigoth, constant dans ses idées d'humanité et de clémence, après avoir saccagé la même ville, y ouvrit deux asiles pour soustraire à la fureur du soldat, qui aurait pu désobéir, les déplorables restes des habitants. Il déclara que l'église de Saint-Pierre et l'église de Saint-Paul seraient respectées comme un asile inviolable. A cet effet, il plaça à la porte de ces temples ses gardes les plus fidèles et les plus disciplinés. Il avait choisi ces deux églises non-seulement par vénération pour les deux fondateurs de Rome chrétienne, mais aussi parce que, étant les plus spacieuses, elles pourraient sauver un plus grand nombre d'infortunés.

« Parlerai-je de l'église de Saint-Marc à Venise, ajouta l'artiste, du dôme de Pise, du dôme d'Orviette, du Campo-Santo de

Pise et de tant d'autres merveilles remplies des marbres les plus précieux? Toutes les religions sont les bienfaitrices des arts; mais celle qui est plus particulièremont et plus magnifiquement leur protectrice, est la vraie religion, notre religion *catholique romaine.* »

Remarquons, en passant, que Canova dit *catholique romaine;* et non pas, comme en France, *catholique et romaine.* Selon une judicieuse observation du chevalier Artaud, dans son *Histoire de Pie VII*, il faut toujours dire la *religion catholique, aspotolique romaine,* et non pas *apostolique et romaine.* Cette particule *et* est de trop et ne se trouve pas dans le texte latin du concordat de 1801, texte qui est le seul officiel.

Canova termina sa profession de foi par une remarque de la plus haute portée.

« Sire, dit-il, les protestants se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occasion de fabriquer de beaux objets d'art. Les édifices qu'ils possèdent ont été construits, embellis, décorés par les catholiques. »

Frappé de cette remarque, l'Empereur

s'adressant à Marie-Louise, et l'interpellant, s'écria :

« Il a raison : les protestants n'ont rien de beau ! »

XIII

Le courageux Vénitien, défenseur peut-être téméraire de sa patrie et la représentant noblement dans cette intrépide mission qu'il se donnait à lui-même devant un homme qui voyait tout tomber à ses pieds, avait un but généreux ; il y allait par gradations. Toutes ses paroles n'étaient pas proférées au hasard. Pie VII était prisonnier à Savone, et il voulait que la conversation tombât sur la situation déplorable où se trouvait le Souverain-Pontife, son bienfaitenr.

Dans un autre entretien, tout en ne paraissant porter attention qu'aux traits de l'impératrice Marie-Louise et aux lignes douces et fines de sa figure, le grand Canova parla tout à coup du Saint-Père. Accoutumé à dire toujours librement sa pensée, et ne pouvant dominer l'impétuosité de sa fran-

chise, les premiers mots qui échappèrent à l'artiste furent si forts qu'il craignit un moment d'avoir commis une imprudence impardonnable : mais le sourcil de Napoléon n'avait pas annoncé l'orage.

L'Impératrice regardait Canova avec une surprise mêlée d'une satisfaction contenue.

Alors, plus encouragé, il ne s'était pas interrompu un instant ; il se persuadait que l'âme de l'Empereur, puisqu'il était ami des arts, ne devait pas être tyrannique, et qu'il était gâté par des adulateurs qui lui cachaient la vérité. Il aurait dit volontiers, comme Racine devant Louis XIV :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Il pensait que la main qui se pose sur la tiare appelle une autre main, toute-puissante, qui arrache la couronne.

Canova semblait heureux d'avoir là sous la main, à sa disposition, et pour lui seul, non le Napoléon obligé de ménager les fils

de Voltaire, mais le vrai Napoléon, le Napoléon *croyant*.

Après un de ces mouvements d'un artiste qui ne paraît penser qu'à étudier plus à fond son modèle (il confia lui-même cette innocente malice au chevalier Artaud), il continua ainsi :

« Mais, Sire, pourquoi Votre Majesté ne se réconcilie-t-elle pas en quelque manière avec le Pape ?

— Parce que les prêtres, monsieur, veulent commander partout et être les maîtres de tout, comme Grégoire VII.

— Il me semble, Sire, qu'il ne faut pas redouter cela à présent, puisque c'est Votre Majesté qui est maîtresse de tout en Italie.

— Les papes ont toujours tenu très-bas la nation italienne, même quand ils n'étaient pas maîtres de Rome, à cause des factions des Colonna et des Orsini.

— Certainement, si les papes avaient possédé l'audace de Votre Majesté, ils ont eu de beaux moments pour devenir maîtres de l'Italie.

— C'est cela qu'il faut, dit Napoléon en

touchant son épée; c'est cela qu'il faut avoir.

— Vous avez raison, Sire; nous avons vu que, si Alexandre VI avait vécu plus longtemps, Borgia, duc de Valentinois, n'avait pas mal commencé; et Jules II aussi, et Léon X, en donnèrent de bonnes preuves : mais généralement on élisait pour papes des cardinaux vieux; et si un de ces papes avait l'humeur entreprenante, l'autre avait le caractère opposé.

— Il faut l'épée.

— Non pas l'épée seulement, Sire, mais avec elle le *lituus* (bâton recourbé que portaient les augures, ou, si l'on veut, comme l'insinuait Canova, la crosse des évêques). Machiavel lui-même, dans ses *discorsi*, n'ose déclarer ce qui a le plus contribué à l'agrandissement de Rome, ou de l'épée de Romulus, ou du *lituus* de Numa : tant il est vrai, Sire, que ces deux moyens doivent être unis. Si les pontifes ne se sont pas signalés par les armes, ce qui était convenable pour des ministres d'un Dieu de paix, ils ont fait des choses si belles qu'elles exciteront l'admira-

tion universelle. Ils nous ont fait le pont de Civita-Castellana, qui a quelque affinité avec celui du Gard, et qui est plus beau que le pont des Romains à Ivrée, votre quartier général avant Marengo. (L'Empereur salua ici Canova de la tête). Oui, l'Italie n'a pas de ponts de Romains bien véritables autres que le pont de Rimini, le pont Nova sur la route de Gabie, et celui que vous avez vu à Ivrée.

— Monsieur Canova, ce fut un grand peuple que le peuple romain!

— Il fut grand jusqu'à la seconde guerre punique.

— César! César! celui-là fut l'homme grand!

— Non pas César seul, Sire, mais quelques autres, comme Titus, Trajan, Marc-Aurèle.

— Non, monsieur, les Romains furent toujours grands jusqu'à Constantin. Les Papes firent mal de soutenir la discorde en Italie, et d'être toujours les premiers à appeler les Français ou les Allemands. Les Pontifes n'étaient pas capables d'être soldats

par eux-mêmes, et voilà pourquoi ils ont tout perdu.

— Enfin, Sire, puisque vous êtes parvenu à cette grandeur par l'épée, ne permettez pas à présent que nos maux s'acroissent. Je vous le dis, si vous ne soutenez Rome, elle deviendra ce qu'elle était lorsque les Papes habitaient Avignon. Malgré l'incroyable quantité de ses aqueducs et de ses fontaines, on manqua d'eau ; les conduits se rompirent, il fallut boire le limon jaune du Tibre : la ville était un désert. »

L'Empereur parut vivement ému, et frappé de ce fait, il dit avec force :

— Mais on m'oppose des résistances ! Hé quoi ! je suis le maître de la France, de toute l'Italie, des trois grandes parties de l'Allemagne ; je suis le successeur de Charlemagne ; si les Papes d'aujourd'hui avaient été comme les Papes d'autrefois, tout serait accommodé. Vos Vénitiens, à vous-même, se sont brouillés avec les Papes.

— Non pas au point où en est Votre Majesté. Elle est si grande qu'elle peut bien rendre au Pontife le lieu convenable où il

doit vivre indépendant et exercer librement son ministère. Comment les peuples catholiques de tout l'univers viendront-ils à Rome, si l'un de vos gendarmes leur demande des passe-ports avant d'entrer? Comment le Pape lui-même correspondra-t-il avec le monde, si vos bureaux de poste refusent, arrêtent on décachettent ses missives? Le Pape à Rome ne peut-être que roi.

— Mais en Italie, le Pape est tout allemand. »

Et en disant ces mots, Napoléon regarda l'Impératrice.

« Je puis assurer, reprit-elle, que, lorsque j'étais en Allemagne, on disait que le Pape était tout français.

— Il n'a pas voulu chasser ni les Russes, ni les Anglais, ni les Suédois, de ses États; voilà pourquoi nous l'avons brisé. »

Canova, insistant pour un accomodement, finit ainsi :

« Faites-vous adorer plutôt que craindre.

— Nous ne voulons que cela. »

Puis, tout d'un coup, l'Empereur rompit l'entretien.

Peut-être se trouvait-il embarrassé pour répondre à l'argument de Canova : comment le Pape se mettra-t-il en relation avec le monde catholique, s'il est sujet dans Rome ?

XIV

Dans un autre séance pour le portrait de l'Impératrice, Canova se borna à parler des Vénitiens et de leur situation déplorable, et présenta une pétition de quelques-uns d'entre eux.

« Est-ce court ? » dit Napoléon.

Puis, voyant que le mémoire n'avait que peu de lignes, il le lut et le mit dans sa poche en promettant d'y avoir égard. Ce qu'il fit.

L'ouvrage n'avançait que lentement, parce que l'artiste voulait lui donner toute la perfection qu'on pouvait désirer. De là de nouveaux entretiens. Canova fut amené à parler avec assurance de l'ancien gouvernement de Venise. Il expliqua la forme et l'esprit de cette autorité. Napoléon écoutait avec at-

tention et avec intérêt, surtout chaque fois que le mot *aristocratie* était prononcé.

« Après la publication des œuvres de Machiavel, dit Canova, je ne croyais pas que Venise dût tomber. Ce grand politique disait :

« *Il me paraît que les Vénitiens entendent* « *leurs affaires, car ils ont fait peindre saint* « *Marc avec l'épée : le livre seul ne suffit* « *pas.* »

« Pourquoi les Vénitiens ont-ils agi comme ils ont fait souvent? Ces aristocrates défiants ont craint de voir naître parmi eux un César ; aussi, pour cela, ils n'ont pas voulu un seul général sur la terre ferme. S'ils l'avaient eu seulement avec le soin de ne pas trop prolonger son autorité, ils auraient obtenu plus de succès à la guerre.

— Vous avez raison maintenant, reprit gravement Napoléon. Moi, je disais aux membres du Directoire que, s'ils continuaient toujours la guerre, il leur arriverait quelque général qui leur commanderait à eux-mêmes. »

Ces conversations si remplies de verve,

de faits, de courage, d'aveux, de récriminations et de révélations politiques, devaient finir par embrasser tous les intérêts divers de l'Italie. Le gentilhomme d'Ajaccio était, en quelque sorte, à lui seul l'Italie tout entière. Il aimait passionnément l'Italie, et dans cette circonstance, il laissera même surprendre au fond de son esprit quelques-uns des replis de sa vanité nobiliaire.

Un jour Napoléon interrogea Canova sur Alfiéri, et celui-ci saisit aussitôt l'occasion de rendre un important service à Florence.

« Où est le tombeau d'Alfiéri ?

— Sire, dans l'église de Sainte-Croix, près des tombeaux de Michel-Ange et de Machiavel.

— Qui l'a payé ?

— La comtesse d'Albani.

— Qui a payé le monument de Machiavel ?

— Une société de souscripteurs, je crois.

— Et celui de Galilée ?

— Ses parents, si je ne me trompe. Eh bien, cette admirable église de Sainte-Croix est maintenant en mauvais état. Il y pleut,

et de tous côtés elle demande des réparations. Il est de la gloire de Votre Majesté de conserver les beaux moments, et si le gouvernement a pris les revenus, il est bien juste qu'il entretienne les fabriques des églises. Le beau dôme de Florence aussi se dégrade, Sire, parce qu'on n'a affecté aucun fonds aux réparations.

A propos de ces chefs-d'œuvre, je supplie Votre Majesté de ne pas permettre que tant d'objets d'art, que nous possédons, soient vendus aux juifs.

— Comment, vendus ! nous ferons tout porter ici.

— Mais non, laissez-les à Florence, où, à côté des fresques qu'on ne peut emporter, ils font un si convenable accompagnement. Autorisez, Sire, le président de l'Académie de Florence à prendre soin des fresques et des tableaux.

— Je le veux bien.

— Cela fera d'autant plus d'honneur à Votre Majesté qu'on m'assure qu'elle est d'une famille florentine. »

A ces mots, l'impératrice Marie-Louise se

tourna vivement vers son royal époux, et dit :

« Comment ! vous n'êtes pas *Corse ?*

— Si, dit Napoléon, mais d'origine florentine. »

Canova reprit ainsi :

« Le président de l'Académie de Florence, le sénateur Alessandri, est d'une des plus illustres maisons du pays ; il a eu une de ses filles mariée à un Bonaparte. Ainsi vous êtes Italien, et nous nous en vantons.

— Je le suis certainement, » ajouta Napoléon.

La conversation tomba ensuite sur les improvisateurs. Les deux illustres interlocuteurs, les deux compatriotes, si l'on veut, furent unanimes pour les louer. Elle s'engagea ensuite sur les peintres.

« Vous avez de mauvais peintres en Italie, dit Napoléon ; nous en avons de meilleurs en France.

— Il y a quelque temps, répondit Canova, que je n'ai vu des œuvres de peintres français ; mais nous possédons en Italie des

hommes habiles : à Rome, Camuncini, Landi ; à Florence, Beneventi ; à Milan, Appiani et Bossi.

— Les Français manquent un peu de coloris, mais ils dessinent mieux que vous..... »

Canova défendit les Italiens.

« Vos peintres travaillent mieux à fresque, dit l'Empereur, mais non pas à l'huile. Avez-vous vu la colonne de bronze?

— Elle est belle.

— Ces aigles aux angles ne me plaisent pas.

— Cependant, Sire, la colonne Trajane, dont celle de Paris est imitée, a de semblables ornements.

— Cet arc que l'on construit au bois de Boulogne sera beau !

— Très-beau ! Tant de travaux font honneur à Votre Majesté ; vos routes surtout sont plus belles que celles des Romains.

— L'année prochaine, la route de la Corniche sera terminée ; on pourra aller de Paris à Gênes sans neige. J'en veux faire une autre de Parme à la Spozzia, où j'en-

tends former un immense port ; de là, j'aurai une ligne de batteries à fleur d'eau jusqu'aux batteries en terrasses que Pommereul a élevées près de Castellamare.

— Ce sont là des projets dignes de vous : il faut penser aussi à conserver les anciens monuments.

— Vous avez raison. »

Le 5 novembre, on devait découvrir le buste ; mais Napoléon dit :

« Pas actuellement ; il faut que je déjeune. Je suis fatigué ; j'ai dicté toute la nuit jusqu'à ce moment.

— Comment Votre Majesté peut-elle suffire à tant d'occupations si pénibles ?

— Moi, monsieur, j'ai soixante millions de sujets, huit à neuf cent mille soldats, cent mille chevaux. Les Romains eux-mêmes n'ont jamais eu tant de forces. J'ai livré quarante batailles : à celle de Wagram, j'ai tiré cent mille coups de canon, et cette dame-là, ajouta-t-il en se tournant vers l'Impératrice, cette dame-là, qui était archiduchesse d'Autriche, voulait ma mort.

— C'est bien vrai, dit Marie-Louise.

— Remercions le ciel, dit Canova ; les choses vont bien autrement aujourd'hui. »

Ce jour-là donc, on ne découvrit pas le buste.

Quelque temps après, il fut découvert en présence de l'Empereur. En l'examinant, en l'admirant, Napoléon applaudit de bonne grâce à l'idée de faire la statue de l'Impératrice sous la figure de la Concorde.

Ici finissent les rapports directs de Canova avec l'empereur Napoléon, mais non avec sa famille ni avec la France. Ils ne se sont plus revus que dans le ciel.

En effet, de retour à Rome, Canova eut la commande de la statue de la princesse Élisa, sœur de Napoléon. Cette œuvre d'art, finie plus tard, est devenue une *Polymnie*.

Quelle bizarrerie du sort! Canova avait fait couler en bronze un cheval qui devait porter Napoléon. La chute de l'Empereur, en 1814, rendit Ferdinand, roi de Naples, maître de ce cheval. Il y fit placer la statue de Charles III, son père, ce Bourbon dégénéré : un pymnée s'asseyait à la place du géant !

Canova avait composé autrefois une belle statue de la *Madeleine* pénitente, que le célèbre David appelait, dit le chevalier Artaud, la *statue-dogme* du christianisme, c'est-à-dire de la vraie religion, du paradis et de la clémence. Elle est représentée assise et suppliante. L'artiste avait pris son idée d'une femme ainsi assise, qu'il avait vue un jour dans une église de village.

C'est en effet de cette manière que se tiennent les femmes d'Italie, après avoir prié quelques heures à genoux. Comme il n'y a pas de bancs dans les temples, ni de chaises, elles s'y placent dans cette attitude, relèvent quelquefois un de leurs vêtements sur leur tête et restent immobiles pendant presque tout l'office. Nos dames françaises ne s'accomoderaient guère de cet usage.

Une des plus grandes gloires que puisse ambitionner un artiste moderne, ce serait d'obtenir la récompense morale que Paris a décernée à Canova, il y a quelques années.

Il s'agissait de dédier le temple de la *Madeleine*, et il fallait en orner le fronton.

L'artiste chargé de ce grand travail, devant représenter l'illustre pénitente, n'a pas cru devoir mieux faire que de prendre le type inventé par Canova. Désormais la Madeleine n'aura plus d'autres traits, une autre attitude, une autre douleur.

Canova, pendant sa vie, même pendant son séjour en France, eut quelques détracteurs à Paris ; mais jamais réparation fut-elle plus éclatante ? L'immortalité de l'un de nos plus beaux monuments vient consacrer la sienne. Toutes les générations qui viendront admirer le frontispice de la Madeleine de Paris rendront hommage au génie de Canova.

XV

Pendant que le *Northumberland* emportait à Sainte-Hélène la grande victime de la perfidie anglaise, Canova dut entreprendre un troisième voyage à Paris. La reconnaissance nationale ne nous permet pas d'abandonner ici notre récit, et nous oblige à re-

tracer la belle conduite qu'il tint alors envers la France.

Au milieu des déchirements de l'Europe, Canova était tranquillement occupé, dans ses ateliers de Rome, à terminer différents chefs-d'œuvre, et il ne pensait guère à quitter son ciseau pour la diplomatie. Le 10 août 1815, le cardinal Consalvi le manda et lui dit :

« Le Pape vous prie d'aller à Paris continuer, auprès des souverains de l'Europe, un entretien célèbre commencé par vous sur les monuments de Rome avec Napoléon. Vous avez envoyé en France la statue colossale du même Napoléon ; on n'a pas rendu justice à votre talent : que devient-elle?

« Enfin, Rome remet ses espérances entre vos mains ; allez remplir à Paris le devoir d'un *prince perpétuel* de l'Académie de Saint-Luc. Allez réclamer les monuments des arts injustement enlevés de Rome à la suite du traité de Tolentino. »

Canova refusa positivement cette mission. Il n'oubliait pas la belle hospitalité qu'il avait reçue en France, les honneurs et les

applaudissements dont il y avait été comblé. Par la douleur qu'il avait ressentie de l'envahissement de sa chère république de Venise, il jugeait de celle de la France en présence des armées coalisées de l'Europe qui foulaient insolemment son sol généreux. Il l'avait contemplée dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance : il ne voulait pas la voir dans son abaissement et dans ses humiliations.

Il savait que les Français étaient encore plus fiers des monuments qu'ils avaient conquis sur l'Europe que de leurs victoires les plus éclatantes, et qu'ils ne pourraient voir leur musée du Louvre dépouillé de ses chefs-d'œuvre, prix de leur sang, qu'avec la plus grande douleur. La reconnaissance que son noble cœur conservait pour elle, lui faisait décliner une mission qui lui paraissait trop pénible d'exercer au jour de sa défaite. Victorieuse, il lui avait hautement redemandé les chefs-d'œuvre de l'Italie : vaincue, il respectait son malheur.

Mais le cardinal-ministre lui adressa les représentations les plus énergiques, et, après

bien des résistances, il lui fallut obéir à son souverain.

Donc, le 12 août 1815, le cardinal Consalvi lui remit un bref du Pape Pie VII adressé à Louis XVIII.

Canova, dès son arrivée à Paris, le 28 août, s'adressa au gouvernement du roi, qui déclina sa demande. Alors le gouvernement pontifical fit remettre aux plénipotentiaires des puissances coalisées et victorieuses une note dans laquelle il développait la flagrante injustice de l'agression, la grandeur des sacrifices, les destinées d'une ville privilégiée des arts, l'exemple du roi de France Charles VIII et même de Charles-Quint, qui, maître de Rome, ne l'avait pas dépouillée, la conduite de Frédéric II, qui, deux fois, respecta les galeries de Dresde, la modération des Russes et des Autrichiens, qui, deux fois aussi entrés à Berlin, n'enlevèrent pas les objets d'art.

L'exemple de Charles-Quint n'était pas heureusement cité. S'il ne dépouilla pas Rome lorsqu'il y entra victorieux en 1527, il y détruisit, en vrai barbare, une grande partie

des plus précieux monuments des arts. Les Français étaient maîtres des chefs-d'œuvre de la ville sainte, en vertu d'un traité signé entre Bonaparte et Pie VII. Ils avaient usé du droit que donne la guerre, non pour mutiler ni pour détruire les chefs-d'œuvre de Rome, mais pour les admirer chez eux, mais pour orner leurs triomphes.

« Ce serait insulter le siècle, disait la « note pontificale, que de faire revivre le « droit des Romains à Corinthe, qui décla- « raient les hommes et les choses la pro- « priété du vainqueur. La civilisation, l'ex- « périence et le mémorable châtiment infligé « aux Romains par toutes les nations de « l'Europe, devaient porter à juger mieux « des abus de la force. »

Canova avait demandé une audience à l'empereur de Russie, mais il ne put l'obtenir : Alexandre, toujours magnanime et presque repentant du succès de ses armes, consentait à ce qu'on traitât avec la France, mais ne voulait entendre à aucune violence. A six cents lieues de sa capitale, il craignait peut-être le réveil du lion.

D'ailleurs, le Pape Pie VII lui-même avait dit à Canova :

« Prenez garde avec les Français : pas de *prépotence* avec cette bonne nation que nous aimons. »

Louis XVIII défendait les stipulations signées par Bonaparte à Tolentino, et il était obligé d'avouer qu'elles avaient été l'œuvre de la violence. Le gouvernement pontifical répondit :

« Dans le traité de Paris et dans le Con-
« grès de Vienne, on n'a pas fait mention
« des engagements de Tolentino ; on n'a
« maintenu aucun des traités faits avec Bo-
« naparte ; ou lui a repris même l'archidu-
« chesse envoyée à Paris, et avec elle l'enfant
« dont il est père. Détruira-t-on les traités
« conclus entre lion et lion pour respecter
« le traité du loup avec l'agneau ? »

Mais déjà les étrangers ressaisissaient avec violence et de leur propre autorité, à Paris, ce qu'ils appelaient leur bien où ils le trouvaient. Tandis qu'ils dépendaient, au moyen d'échelles, dans l'église des Invaliges, les drapeaux que nos soldats leur

avaient enlevés d'une autre manière, à travers la mitraille, ils arrachaient de nos musées leurs tableaux et leurs statues.

En même temps, le chevalier Guillaume Hamilton, sous-secrétaire d'État, conseillait à lord Castelreagh, cet inexorable ennemi de la gloire française, de regarder comme sa propre affaire la réclamation du gouvernement pontifical. Admirable puissance de la haine : elle rendait un Anglais papiste !

Une brochure anglaise très-véhémente, injurieuse et toute détrempée du fiel britannique, avec une note fulminante du ministre d'Angleterre, paraissaient, sinon écrites de la même main, du moins sorties de la même inspiration. Wellington prêtait son appui aux Belges, qui redemandaient leurs tableaux. Il se déclarait ouvertement pour la cause de Rome, et, dans une publication remplie d'amertume et d'orgueil, faite par son ordre, il s'exprimait ainsi :

« Selon mon opinion, ce serait une chose « injuste que les souverains accédassent « aux désirs de la France. Le sacrifice que « permettraient les souverains serait impo-

« litique, et leur ferait perdre l'*occasion de* « *donner aux Français une grande leçon de* « *morale.* »

Dieu veuille que la sagesse et la modération de Napoléon III maintiennent toujours la paix entre la France et l'Angleterre. Mais si jamais l'anathème lancé contre l'Angleterre par Napoléon mourant à Sainte-Hélène devait avoir son effet, nous ne perdrions pas non plus, à Londres, l'*occasion de donner aux Anglais une grande leçon de morale.* Nous n'oublierions pas que, dans ces derniers temps, elle a profité des guerres de l'Europe, pour lui ravir, souvent sans déclaration de guerre, ses plus riches colonies. L'Irlande serait vengée du plus affreux brigandage.

Le prince de Metternich, de son côté, réclamait, pour l'empereur François, ce qui avait appartenu aux États qu'il possédait.

Parmi les ministres de Paris, quelques-uns seulement résistaient, et le roi Louis XVIII, ce roi *donné par les étrangers*, manifestait la plus vive répugnance, et ne

se montrait pas contraire à un vœu des Français.

Quand on avait traité dans le conseil, avant les Cent jours, la question de savoir si l'on rendrait les statues Borghèse pour ne pas payer la rente qui en était le prix, ou si l'on garderait les statues en continuant de payer la rente, le *parti libéral*, qui avait commencé à se former au bruit du canon de Waterloo, fit courir le bruit qu'en dépit des *nationaux*, il y avait dans le conseil deux étrangers qui rendraient tout ce qu'on voudrait, et qu'il fallait s'attendre à voir disparaître le *Gladiateur*, le *vase Borghèse*, l'*Éducation de Bacchus* et tant d'autres objets d'art qui faisaient partie de la collection du Louvre, la plus riche de l'univers.

Or, les *nationaux*, pour parler la langue des libellistes de l'époque, qui opinèrent les premiers et qui croyaient apparemment faire leur cour aux étrangers, furent d'avis qu'il fallait tout restituer promptement et annuler la rente. Un des *étrangers* prit la parole et dit que ce serait une honte de ne pas garder de tels chefs-d'œuvre pour une question d'ar-

gent. L'autre *étranger* appuya le premier, et les *nationaux* se réunissant à ce second avis, il fut décidé, à l'unanimité, que les statues seraient gardées.

Eh bien ! le premier *étranger* qui porta la parole était le comte de Blacas !

Le second *étranger* était le légitime roi de France, Louis XVIII !

Cependant, tandis que la force prussienne, assistée de la force autrichienne et stimulée par la brutalité anglaise, s'emparait violemment des objets d'art en litige, Canova, le noble Canova, ne consultant que son généreux cœur, osa prendre sur lui d'ordonner qu'on laissât à Paris quelques-uns des chefs-d'œuvre qui avaient appartenu à Rome, et qui seraient réputés des dons du Saint-Siége à sa fille aînée, la France !

Hæc consolatia victo !

(VIRG.)

De ce nombre ont été la statue colossale du *Tibre*, la magnifique *Pallas* de Vellétri et la *Melpomène*. Honneur et reconnaissance

à l'immortel artiste qui, dans des jours si douloureux pour nous, mit le baume sur une de nos plaies la plus saignante!

La reconnaissance de la France, exprimée par une bouche royale, ne se fit pas attendre. Le 23 octobre, Canova reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« M. Lavallée, secrétaire général du Mu-
« sée, me rend compte que dans le nombre
« des objets d'art que vous êtes chargé de
« reprendre dans ledit Musée, comme ap-
« partenant au Saint-Siége et à la ville de
« Rome, il y en a beaucoup dont vous êtes
« disposé à faire don, et cela est une chose
« fort agréable à Sa Majesté. Tout acte de
« modération, qui aura pour résultat de
« rendre moins sensible la *spoliation* du
« Musée royal, ne peut être indifférent au
« roi, et je m'empresse de vous faire con-
« naître ses sentiments à cet égard.

« Le comte DE PRADELLE. »

Plus tard Canova se faisait un plaisir de

montrer cette lettre évidemment dictée par Louis XVIII.

Au nom du Pape, Consalvi ratifia, dans les termes suivants, les mesures prises par Canova :

« Loin d'être en peine d'avoir *pris sur* « *vous* de faire de pareils dons, félicitez-vous « d'avoir *deviné les volontés du Saint-Père.* »

C'est une chose bien triste, dans l'histoire de l'invasion de 1814, de voir des dames françaises, qui auraient dû pleurer de voir la fumée d'un camp ennemi, courir au-devant des Cosaques, et, qui pis est, des Anglais, avec des bouquets de fleurs et en agitant leurs mouchoirs blancs.

Mais consolons-nous. Quand on enleva les chefs-d'œuvre de Rome de nos musées, le peuple, le bon peuple, le vrai peuple français se montra digne d'être l'enfant de la grande nation. On ne put trouver d'entrepreneurs qui consentissent à fournir des voitures pour conduire une partie du précieux convoi à Rome, ni de charretiers pour les conduire ! Il fallut avoir recours aux réquisitions. Tant est profond en France le

sentiment de l'art, l'honneur de la patrie, même dans les classes les moins cultivées!

XVI

L'empereur Napoléon expira captif à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821, sous les griffes du léopard anglais, abandonné de ses compagnons d'exil, excepté du comte de Montholon et du général Bertrand, mais divinement consolé par la foi chrétienne. Canova ne lui survécut guère plus d'une année. Mais il mourut au milieu des siens, et sa mort ressembla à un triomphe plutôt qu'à un trépas.

Napoléon avait eu raison de dire un jour : « Si je n'étais pas conquérant, j'aurais voulu être sculpteur! » La gloire du conquérant peut-être discutée; elle n'arrive souvent à la postérité que chargée des imprécations des vaincus et des calomnies de la haine. Une immortalité plus douce est réservée au sculpteur : Phidias, Michel-Ange et Canova ne reçoivent de la postérité que des hommages.

Jetons maintenant un dernier regard sur la dernière œuvre et sur les derniers moments de Canova.

En 1819, Canova avait conçu l'idée de réunir le *Parthénon* d'Athènes et le *Panthéon* de Rome dans une seule composition qui fît foi de l'audace grecque et de l'audace romaine en même temps que des efforts d'un moderne pour égaler cette audace dans un seul monument. Sentant sa fin approcher, il voulait que les derniers efforts de son génie fussent consacrés à Dieu.

D'un autre côté, il se sentait toujours animé d'un ardent amour pour son pays natal. La fête d'ovation que lui avait préparée Betta Biasi, la première personne qu'il eût aimée à un âge où les impressions ne s'effacent jamais, n'était pas sortie de son souvenir reconnaissant. Le chemin couvert de fleurs, ces cris d'enthousiasme, ces pleurs de tendresse, ce curé, ces anciens de la ville, les joies de la première enfance, s'emparaient quelquefois de son imagination. A Possagno, il était libre, il était prince, il était roi.

Or, cette petite ville n'avait qu'une église pauvre et ruinée. Les habitants priaient leur compatriote d'accorder quelques secours afin de la rebâtir. Donner peu pour des réparations mesquines déplaisait à Canova : donner beaucoup pour une grande construction souriait à son esprit noble et magnifique.

L'idée d'un temple assiégeait tous les jours davantage son imagination créatrice ; mais comment en coordonner la disposition?

Canova répétait souvent que le *Parthénon* avait soutenu les outrages de la fortune et des siècles, les dégradations des Turcs stupides, les vols de Wortsley et les dernières dégradations de l'Anglais lord Elgin, qui avait transporté récemment à Londres les marbres et des bas-reliefs sculptés par Phidias ! A Londres, sous un ciel brumeux !

Il se souvenait aussi que le monument grec avait été mutilé par le combat des Vénitiens, quand Morosini, en 1684, fit le siége d'Athènes. Alors, il parut à Canova qu'il serait à propos qu'un Vénitien réparât au moins les fureurs de l'aveugle guerre.

Il résolut donc de reconstruire le portique du *Parthénon* dans sa première magnificence, de rétablir son *atrium* dorique, en se réservant d'y ajouter un élégant *pronaos* corinthien. L'intérieur devait avoir la forme du *Panthéon* de Rome.

Quand ces dessins furent achevés et la direction des travaux confiée à l'architecte Jean Zardo, plus connu sous le nom de *Fantolin*, natif de Crespano, la joie se répandit à Possagno.

Canova voulut associer les habitants à ce grand projet, pour qu'ils pussent croire un jour que ce temple était leur ouvrage : il se réserva la plus grande partie des dépenses. Il fournissait, à lui seul, les pierres et les marbres, et payait la contribution personnelle pour deux cents cinquante habitants pauvres, idée profondément chrétienne, afin que la maison de Dieu fût bien la maison de tous. Sur cent ducats de dépenses annuelles, il en donnait quatre-vingt-quinze, et la commune seulement cinq. Survinrent les jeunes filles de Possagno qui dirent : « Et nous, ne serons-nous pour rien dans la construc-

tion du temple ? » Touché de cette rivalité de courtoisie et d'enthousiasme chrétien, Canova ordonna qu'elles seraient écoutées.

Elles déclarèrent qu'elles s'engageaient volontairement et sans l'exigence d'aucun salaire à apporter la portion des matériaux les moins lourds, et qu'elles vaqueraient régulièrement à ce travail aux heures de repos des jours ouvrables, et les jours de fête après les cérémonies de l'église, si le curé le permettait.

Le curé le permit. Canova accepta cette offre, et fonda une gratification annuelle de mille livres qui serait partagée entre les jeunes filles agréées pour prendre part à ce travail. Il commença à payer cette gratification avant qu'aucune d'elles se mît à l'ouvrage, « parce que, disait-il, les actes gracieux doivent être justes et que les actes justes doivent être gracieux. »

Spectacle ravissant! On voyait ces jeunes filles, la tête ornée de fleurs, apporter les menues pierres et le sable dans des brouettes à deux timons parés de rubans où elles s'attachaient en chantant et en folâtrant.

Canova prenait ainsi sa revanche de son modeste triomphe de Possagno. Betta Biasi trônait au milieu d'elles, comme la vieille reine des fées.

Le jour arrivé pour la pose de la première pierre, les femmes seules, à l'exclusion des hommes, quel que soit leur rang et leur âge, vont, au nombre de deux cents, chercher l'eau nécessaire pour établir les fondations. Ces mouvements spontanés de tendresse, de grâce, de dévouement, de piété, de patriotisme, fit couler de délicieuses larmes des yeux de Canova. Il veut être seul le maçon, prend la scie et le marteau, taille un bloc, reçoit la truelle, le mortier, et pose la première pierre.

Un banquet général termine la cérémonie. Au moment de se mettre à table, Canova aperçut une jeune fille belle, mais dont la chevelure était négligée : aussitôt de la même main qui avait tant de fois ajusté la chevelure des princesses des reines et des divinités, il arrange les cheveux de cette timide enfant rougissante, et de longs applaudissements accompagnent cet acte touchant

de bonhomie et de bonté. Vénus eût envié cette faveur !

Les jeunes filles de Possagno n'ont plus voulu depuis connaître d'autre manière de ranger leurs cheveux sur leurs blondes têtes que celle que Canova avait employée sous leurs yeux.

Le banquet se continua au milieu des décharges de mousquets, du son des cloches, et des chants improvisés par la verve italienne.

En 1822, Canova vint revoir sa construction, mais il était malade, et ses compatriotes lui donnèrent des marques de reconnaissance qui devaient être les dernières. Après avoir visité, examiné les travaux et témoigné sa satisfaction à Fantolin, il alla visiter la famille de Faliéro, son premier bienfaiteur.

Mais comme il était en marche sur la route d'Assola, le mal dont il souffrait redoubla. Malgré la violence de la fièvre, malgré le poids de ses soixante-cinq ans, malgré les prières de ses amis, il voulut reprendre le chemin de Possagno. Il jeta un

dernier regard sur sa chère petite ville, sur le toit de la maison paternelle, sur la vieille église dont la vue l'attendrit, sur le nouveau temple qu'il ne lui était pas donné de voir achever, mais dont, par une disposition testamentaire, il confiait la dernière exécution à son frère utérin, Sartori Canova, évêque de Mindo.

XVII

Canova avait voulu être transporté à Venise, où il était arrivé le 4 octobre. A peine avait-il eu la force de monter l'escalier qui conduisait à ses appartements, chez son ami Antoine Francesconi. Son état était désespéré. Un autre de ses amis, le conseiller Aghietti, se chargea du triste ministère de lui annoncer qu'il touchait à sa dernière heure.

Cette âme pure reçut la fatale annonce avec un calme et une résignation dignes de couronner une vie si bien employée et consacrée tout entière aux arts, à des œuvres de bienfaisance et de religion. Lorsqu'on lui

administra les derniers sacrements, les sanglots, qui retentissaient autour de son lit, attestaient la douleur des assistants et l'émotion que leur faisait éprouver la vive piété avec laquelle le malade s'élançait, plein d'espoir, dans les bras de Dieu. Le 13 octobre, il expira en prononçant ces paroles : « *O Seigneur, vous m'avez donné le bien que je possède en ce moment, vous me l'ôtez ; que votre nom soit béni dans l'éternité !* »

Par son testament, il laissait au pape Pie VII le droit de choisir dans ses ouvrages ce qui lui serait agréable, aux fils du sénateur Faliéro deux de ses statues, à leur choix ; aux jeunes filles de Possagno, trois dots de soixante écus romains, chacune à perpétuité ; à son frère Jean-Baptiste Sartori Canova, évêque de Mindo, l'héritage universel de ses biens ; mais avec la recommandation expresse de ne rien épargner pour terminer le temple de Possagno, où il témoignait le désir d'être inhumé.

Le 16 octobre, on célébra ses funérailles dans la somptueuse métropole de Saint-Marc. Le patriarche de Venise officia pon-

tificalement. Le corps fut ensuite disposé pour être transporté à Possagno. Quand le cortége arriva dans l'Académie des beaux-arts, les professeurs firent apporter le corps au milieu de leurs salles ; l'un d'eux prononça un discours où il fut proposé de lui élever un monument à Venise.

Cette proposition fut accueillie avec acclamation et exécutée quelque temps après. On prit pour modèle celui que Canova lui-même avait composé en l'honneur du Titien, et qui n'avait pas été exécuté. Ainsi, en travaillant pour la gloire de ce grand maître, Canova, à son insu, avait travaillé pour sa propre gloire.

A Possagno, la vieille église ne pouvant contenir toute la population et celle des environs, on fit les funérailles au milieu de la place publique.

« En exécution du testament de son frère, « l'évêque de Mindo acheva le temple de « Possagno, selon le plan et les dimensions « que lui avait données Canova lui-même. « Le chevalier Artaud, dans son *Histoire* « *de Pie VII*, en donne la description exacte.

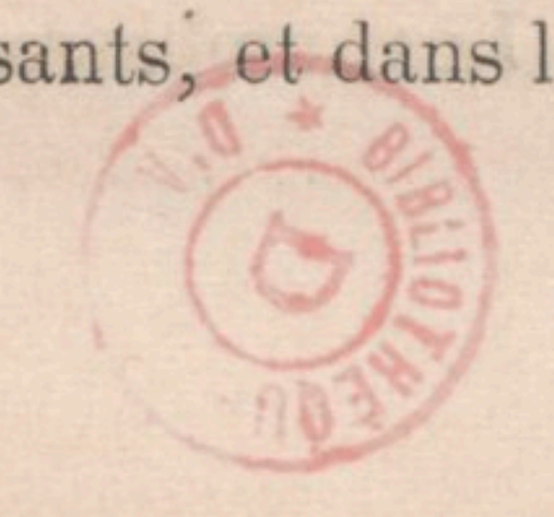
« Il reste debout pour attester aux généra-
« tions futures la générosité, la religion et
« la foi vraie du grand artiste. »

Dans ce magnifique monument, où le génie de Canova unit le *Parihénon* d'Athènes au *Panthéon* de Rome, orné de métopes composés par lui-même, on a placé le tombeau de ce grand artiste. Le corps repose dans une grande urne, faite par Canova pour le tombeau du marquis Bério de Naples, et que la famille n'avait pas réclamée. Il dort aussi dans le marbre que son immortel ciseau a sculpté et poli. On va en foule visiter ce monument, et Possagno est devenu un lieu privilégié, où les étrangers se dirigent nécessairement, parce que, depuis Michel-Ange, Canova est le sculpteur qui a excité en Europe l'admiration la plus universelle.

Lorsqu'on apprit à Rome la mort de Canova, le deuil fut général. Rien n'égale la magnificence du service funèbre qui fut célébré dans la basilique de Saint-Pierre par l'Académie de Saint-Luc, qui avait alors pour président un sculpteur français, Maximilien Laboureur. Les ambassadeurs de

toutes les puissances européennes y assistèrent en corps ; les princes qui se trouvaient à Rome se placèrent dans les tribunes. Toutes les Académies, toutes les institutions scientifiques et littéraires étaient présentes. Presque tous les cardinaux, le sénat, la noblesse romaine, avaient accepté les invitations de l'Académie. Le Souverain-Pontife disait que sa dignité seule l'empêchait de s'y rendre.

On avait transporté dans l'église les œuvres qui attestaient la grandeur du génie de Canova : son groupe en plâtre de la *Descente de la croix*, un groupe du tombeau de l'archiduchesse Christine, les *lions* qu'il avait sculptés pour le monument du pape Clément XIII, sa statue colossale de la *Religion*, le bas-relief du sénateur Émino. A quelque distance de son cénotaphe se trouvait l'un de ses plus grands ouvrages, le *mausolée de Clément XIV*. Monsignor Zen, alors nommé nonce en France, célébra la messe. Missirini, pro-secrétaire de l'Académie de Saint-Luc, prononça un discours rempli de passages attendrissants, et dans lequel il s'éleva jus-



qu'aux plus sublimes expressions. Ce discours fut souvent interrompu par ses propres sanglots et par ceux de l'illustre assemblée. Un étranger qui serait arrivé à ce moment aurait cru qu'il voyait les funérailles d'un souverain. Et ne fut-il pas souverain par le ciseau, comme Napoléon fut souverain par l'épée ?

La France paya aussi son tribut d'hommages et d'admiration à la mémoire de Canova. En 1823, Quatremère de Quincy lut à l'Institut son *Éloge historique*, qui fut couvert des plus vifs applaudissements.

Le pape Léon XII lui fit élever, dans les salles du Capitole, par le statuaire Fabris, un monument qui se compose de deux parties. L'une est la statue de Canova, représenté couché et appuyé sur la tête de Minerve : il est à demi drapé dans son style favori de l'antique. L'expression de la figure est celle de l'inspiration. L'autre partie consiste en un très-beau piédestal servant de support à la statue couchée. Sur son champ antérieur sont sculptés, de grandeur naturelle , les trois Arts du dessin éplorés :

l'agencement du groupe est une gracieuse réminiscence du groupe des *trois Grâces* de Canova. En bas, on lit cette inscription :

AD ANTONIUM CANOVA LEO XII PONTIFEX MAXIMUS.

(*A Antoine Canova, Léon XII, souverain-po ntife.*)

Quel génie infatigable que celui de Canova ! Il a fait encore plus de chefs-d'œuvre que Napoléon n'a gagné de batailles. Que reste-t-il des victoires du conquérant ? Rien. Selon une expression sublime de l'Écriture : *Leur mémoire s'est évanouie avec fracas.* Voilà tout. Les œuvres de Canova nous restent.

Il a sculpté de sa propre main cinquante-trois statues, treize groupes, quatorze cénotaphes, huit grands monuments, sept colosses, deux groupes de statues colossales, cinquante-quatre bustes, dont un fut modelé sur les traits de Mme Récamier, qu'il appelait la *déa* (déesse), vingt-six bas-reliefs. Il a peint vingt-huit tableaux à l'huile, et laissé dans ses cartons une quantité immense d'études, de dessins d'architecture et de modèles.

Peu de personnes voudraient recommencer la carrière de Napoléon; mais qui ne voudrait pas avoir été Canova? Il n'y a pas de tache dans sa gloire, et la souveraineté du ciseau vaut bien celle de l'épée.

Puisse le souvenir de Canova exciter, chez nos jeunes artistes, une généreuse émulation! Nos cathédrales sont dépouillées, pour la plupart, de leurs antiques monuments, et il faudrait une légion de sculpteurs pour remplacer les nombreuses statues que l'impiété révolutionnaire de 93 a brisées. Qui peut voir sans regret et sans larmes, entre les colonnes et les ogives de leurs portails, ces niches vides qui attendent un ouvrier? Pour leur rendre leur gloire et leur éclat primitifs, il faudrait d'abord exciter en soi-même, puis propager chez les autres l'amour des arts, sortir de l'apathie, et nous montrer dignes de nos pères, qui nous ont légué tant de merveilles.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE. V

I. Parallèle entre Napoléon et Canova. . . 7

II. Douleur que cause à Canova la chute de Venise. 9

III. Betta Biasi, amie d'enfance de Canova. Elle lui prépare un modeste triomphe. 11

IV. Accueil que Pie VII fait à Canova, à Rome. — Napoléon l'invite à faire son portrait. 16

V. Canova refuse obstinément d'aller à Paris. 19

VI. M. Cacault, ambassadeur de France, triomphe enfin de ses répugnances. . . . 25

VII. Son entrevue avec Bonaparte. — Ses relations à Paris. 29

VIII. Description de l'*Hébé* faite pour Joséphine. — Il prend congé de Bonaparte. Son retour à Rome. Il dessine son propre tombeau sans le savoir. 33

IX. Il travaille à la statue de Bonaparte. — La Vénus italique tirée sous le bras du Mars français. Portraits de madame Lætitia, de la princesse Borghèse. La *Vénus victorieuse*. Lucien. L'Empereur le rappelle à Paris. 38

X. État de l'Italie à l'époque où Canova revit l'Empereur. — Il refuse de se fixer à Paris. — Authenticité de ce récit. . 44
XI. Entretiens de Napoléon avec Canova. . 48
XII. Rome sans le Pape. — Les protestants n'ont rien de beau. 55
XIII. Canova prend la défense de Pie VII contre l'Empereur, qui l'écoute sans colère. — Les Romains. — Le Pape ne peut être sujet à Rome. 61
XIV. Le gouvernement de Venise. — Napoléon italien. — L'École française. — Aveu de Marie-Louise. — Un pygmée à la place d'un géant. — La *Madeleine* de Canova. 68
XV. Canova à Paris après les cents jours. — — Louis XVIII. — Nos musées. — Un Anglais papiste. — Belle conduite de Canova envers la France. 77
XVI. La dernière œuvre de Canova. . . . 89
XVII. Ses derniers moments. Ses funérailles, sa gloire. 96

Paris. — Imp. Divay et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE, par le R. P. MARI THÉODORE RATISBONNE, supérieur des Prêtres-Missionnaires d Notre-Dame de Sion, 6e édition. 2 vol. grand in-8°. 12 f

MANUEL DE LA MÈRE CHRÉTIENNE, par le même. 1 volum in-18. 2 fr. 5

SAINTE HILDEGARDE, sa vie, ses œuvres et ses révélations, par l R. P. RENARD, prêtre de Notre-Dame de Sion, missionnair apostolique. 1 vol. in-12.

VIE DE LA MÈRE JEANNE DE MATEL (Forézienne), fondatrice d l'ordre du Verbe-Incarné, précédée d'une lettre de Mgr l'évêqu de Limoges au prince Augustin Galitzin. 1 vol. in-12. 3 fr. 5

LA VIE SANCTIFIÉE, recueil de prières et méditations entièremen tirées de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, suivies de Epitres, Evangiles, Hymnes et Proses pour tout les dimanches e les principales fêtes de l'année, et des Vêpres, Complies, et Salu du Saint-Sacrement. 1 vol. in-18. 2 fr

LA PORTE DU CIEL, ou le Guide du Salut, par M. l'abbé A. M., cha noine honoraire, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Pa ris. 3e édition. 1 vol. in-18. 2 fr. 7

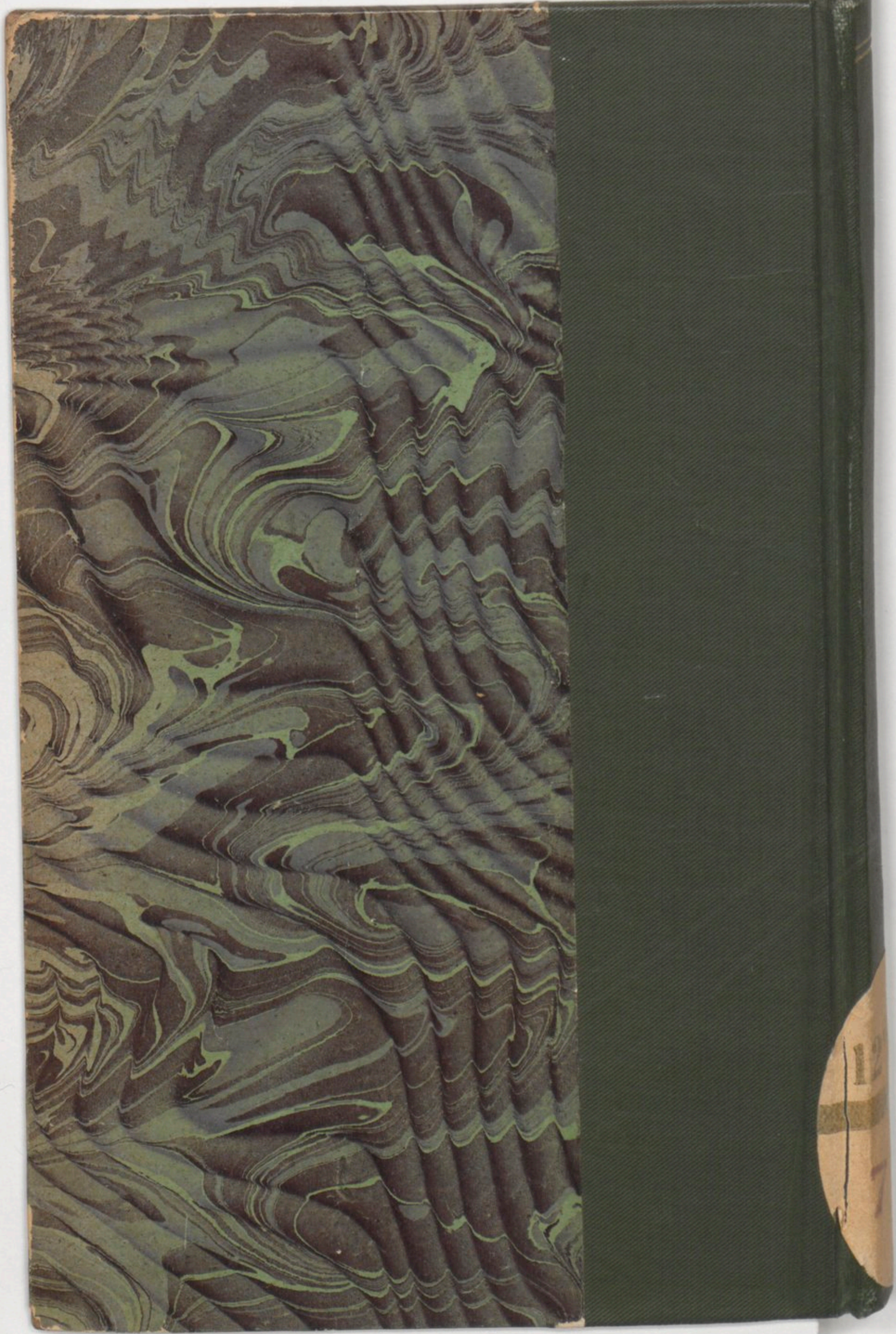
LA VIE ET LA MORT D'ALBERT DE DAINVILLE, élève de l'école libre de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard, par un Père de la Com pagnie de Jésus. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr. 50

HISTOIRE DE GABRIEL MALAGRIDA, jésuite, l'Apôtre du Brésil au XVIIIe siècle, étranglé et brûlé sur la place publique de Lisbonne, le 21 septembre 1761, par le P. Paul MURY, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18 jésus. 2 fr.

LA VIGNE MYSTIQUE, ou traité de la Passion du Seigneur, traduit du latin de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par le P. APOLLINAIRE de Valence, religieux capucin. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

LE TOMBEAU DU SAUVEUR, pélérinage aux Saints Lieux, par M. l'abbé BOISNARD, missionnaire apostolique. 1 volume in-18 jésus. 3 fr.

LE VRAI PORTRAIT DE NOTRE-DAME, tracé par saint François de Salle. Entretiens pour les fêtes de la Très-Sainte Vierge et le Mois de Marie, recueillis dans les ouvrages du Bienheureux par le P. Ch. CLAIR, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32 60 c.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, religieuse de la Visitation, par le P. CROSET, de la Compagnie de Jésus. — Le Mémoire de la Bienheureuse. — Le Décret de béatification, avec une Introduction, par le P. Ch. DANIEL, de la même Compagnie. 1 beau vol. in-18. 1 fr.

Imprimerie DIVRY et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.